

# LE PLAISIR *des* LITTURES

Nos collaborateurs ont lu...

□ Un numéro de la revue *Études françaises* sur les rapports entre la littérature et les médias/D-2 □ *La Double Vie de Léonce et Léonil*, de France Ducasse/D-3 □ *A double sens. Échanges sur quelques pratiques modernes*, de Hugues Corriveau et Normand de Bellefeuille/D-3 □ *Les Possédés de la pleine lune*, de Jean-Claude Fignolé/D-4 □ *Paroles suffoquées*, de Sarah Kofman/D-4 □ *Les Passions partagées*, de Félicien Marceau/D-5 □ *Le Pont de Brooklyn* et *L'Excès-Pusine*, de Leslie Kaplan/D-5 □ *The Making of the Atom Bomb*, de Richard Rhodes/D-6 □ Trois rééditions en cinéma : *Slapstick*, de Buster Keaton, *Douche écossaise*, de Saturnin Fabre, et *Dossier Rosi*, de Michel Ciment/D-6 □ *L'Économie de la Révolution française*, de Florin Aftalion/D-6 □ *La Syrie : politiques et stratégies, de 1966 à nos jours*, de Catherine Kaminsky et Simn Kruk/D-7 □ *Lionel Chevrier*, de Mabel Tinkiss Good/D-7 □ *Essais inactuels*, de Pierre Vadeboncoeur/D-8

LE DEVOIR, samedi 9 mai 1987

Pierre Guillaume, typographe

## « Servir un texte », lettre après lettre, c'est comme l'avoir écrit...

LOUIS LE GRAND  
collaboration spéciale

L'ATELIER est grand, éclairé, il y règne un ordre qui rejoint le silence de la lecture. Tous les outils sont à leur place. Au fond, une grosse pile de papier fait main attend son heure. Des dizaines de pots d'encre s'empilent sur une longue tablette, derrière les pages de la dernière impression qui sécheront pendant la nuit.

Au centre, il y a la grosse presse Vandercook à bras, mécanique intacte d'un temps qui s'en va.

Pierre Guillaume compose une nouvelle page. Il se penche sur la table inclinée, vérifie un mot dans le manuscrit. De la main droite, il pige un à un les caractères de plomb dans le grand tiroir où ils tiennent tous : la casse du typographe.

Une ligne, une page, un livre. Livres d'artistes, numérotés et signés, pleins de gravures et de poésies québécoises : Guillaume en a fait plus de cinquante.

À l'ère du graphisme par ordinateur, de l'offset et de la course à l'impression rapide, il a choisi de ne pas être moderne. Ici, on parle de l'imprimerie en caractères de plomb, un métier et un art qui se jouent avec le noir encre des lettres et le blanc du papier.

« Je suis un trait d'union entre le poète, l'écrivain et le lecteur, entre les graveurs et les auteurs. » Tout un monde qui passe chez Pierre Guillaume, pour parler de livres à faire, de gravures sur bois à imprimer, et prendre le temps de choisir entre

deux types de papier, autour d'une bouteille de vin dont il faudra aussi disputer les mérites.

Pierre Guillaume est typographe et imprimeur. Le travail du typographe demande de la sensibilité. Il faut saisir le rythme et l'esprit d'un texte avant de choisir un type de caractères — le style des lettres — et une grandeur de page qui lui conviennent. « Une poésie dense sera mieux servie avec un caractère très léger. »

Servir le texte, le mettre en valeur sans le trahir, les typographes disent aussi « respecter un texte chou pour chou ».

Puis il faut faire une mise en pages, laisser des blancs, ces espaces où il n'y a rien d'écrit, par où le texte respire : « le jeu de blancs et de texte ».

« Typographie vient de "typos/graphie", empreinte écrite, en grec. Les Grecs nous ont donné 24 lettres, deux de plus que les Phéniciens, qui ont inventé le système alphabétique. » Guillaume connaît l'histoire de son métier.

Ici, les héros sont ceux qui ont su dessiner et graver des alphabets au complet, avec les majuscules, les minuscules et parfois les italiennes. Geoffroy Tory, par exemple, et Claude Garamond, qui est mort en 1540 et dont le dessin de la lettre reste un des meilleurs.

« C'est un caractère bien dessiné, dit Guillaume, ni trop fort ni trop faible. C'est le canon parfait de la lettre. Il a l'équilibre d'un mobile de Calder. »

Quand il compose un texte, Pierre Guillaume le déchiffre attentivement. Souvent, il faut corriger l'orthographe d'un mot, ajouter un point,

un accent que l'auteur a oublié. Il prend les lettres dans la casse et les range sur une règle en métal, le compositeur, où chaque ligne du texte prend forme. Quand toute la page est composée, on la transfère sur le lit de la presse. C'est le moment d'imprimer.

Pour chaque page, Guillaume doit donner plusieurs tours de manivelle pour actionner les rouleaux encreurs, imprimer et ramener à sa place le gros rouleau qui recevra la feuille suivante.

Après le tirage, la page est défaite et les lettres retournent à leur place, prêtes à servir un autre texte. La même presse sert à l'impression de gravures sur bois, puisque les bois ont la même épaisseur que les caractères de plomb.

Kittie Bruneau, Françoise Bujold, Josette Trépanier, plusieurs graveurs ont fait ici leurs couleurs, leurs épreuves d'artiste et le tirage final de leurs oeuvres. Et, bien sûr, Janine Leroux-Guillaume, qui a épousé Pierre après les Beaux-Arts. Elle grave, il imprime, on n'ose plus parler de complémentarité. Pierre Guillaume reconnaît que son mariage avec Janine l'a beaucoup aidé dans son métier.

Il a quelques collègues qui savent faire ce travail d'artisan, mais ils sont si rares qu'on peut les nommer : Gilles Bédard, Martin Dufour, Roland Giguère, André Goulet, Michel Willems. Il y en a peut-être d'autres, mais, en tout cas, ils font face aux mêmes problèmes. Faire couler de nouveaux caractères en plomb coûte cher, faire du bon travail prend du temps, et puis la relève n'est pas là. Il faut dix ans pour faire un bon ty-

pographe à l'ancienne.

Il faudrait que les gouvernements investissent de l'argent s'ils choisissent de sauver ce métier, cette façon de faire que Gutenberg a inventée. Sinon, les outils, la manière et les gestes s'en iront avec ceux qui savent y faire.

L'imprimerie de caractère est coûteuse, mais l'impression est beaucoup plus belle, la mise en pages soignée. L'offset ne rendra jamais ce mariage du plomb et du papier.

Pierre Guillaume a déjà travaillé dans des imprimeries et aussi au DEVOIR, avant que le journal soit imprimé en offset. Travail au montage des pages féminines avec Solange Chalvin et aux pages du cahier littéraire avec Jean Basile. La nuit et le week-end étaient souvent réservés à l'impression de textes d'auteurs, dans son atelier. Il y a eu Fernand Ouellette et Paul-Marie Lapointe, et d'autres.

Quand des caractères trop hauts défontent le papier et même l'habillage du rouleau de la presse, il faut tout arrêter. Recommencer le travail avec encore plus de minutie. Dans ces moments, Pierre Guillaume sait qu'il est seul avec son problème, à chercher une solution technique pour l'impression d'une page de caractères de plomb avec une presse à bras. Un défi qu'on relevé tous les imprimeurs depuis l'âge classique.

Il y a quelques mois, une exposition à la Bibliothèque nationale présentait les livres imprimés par Pierre Guillaume. Une reconnaissance justifiée pour celui qui a persévéré à servir une tradition.



PHOTO JACQUES GRENIER

Pierre Guillaume  
Le typographe a réalisé, dans son atelier, plus de cinquante livres d'artistes.

## Philippe Labro: « L'Amérique est un miroir aux alouettes »



### Le roman d'apprentissage d'une star de la vie parisienne

JEAN ROYER

AVANT de devenir un écrivain comblé par la critique et le public avec son troisième roman, *L'Étudiant étranger* (Gallimard, prix Interallié), Philippe Labro était déjà l'une des stars de la vie parisienne. Journaliste à *Paris-Match* puis à la télévision, il est devenu le grand patron de la RTL. Écrivain, il ne s'est pas contenté d'écrire des livres : il s'est fait l'auteur de chansons pour Jane Birkin et Johnny Halliday ; il s'est fait réalisateur de films pour Montand, Belmondo et Depardieu.

Demain soir, vous le verrez à

Philippe Labro :

« La découverte qu'a faite ce jeune homme (le héros de *L'Étudiant étranger*) c'est qu'il n'est pas impossible de concilier l'action et la réflexion. C'est même plutôt souhaitable. »

PHOTO CHANTAL KEYSER

*Apostrophes*, dont il est presque un habitué, pour parler de Julien Green. Cette semaine, il était à Montréal, en voyage d'affaires pour la RTL. C'était l'occasion de rencontrer celui qui, après le succès de *L'Étudiant étranger*, ne pourra peut-être plus échapper à la littérature.

Ce roman de Philippe Labro raconte l'apprentissage de la vie américaine, et de la vie tout court, par un étudiant français de 18 ans qui se retrouve seul devant le système universitaire des États-Unis. Cet étudiant, bien sûr, c'était Philippe Labro dans les années 1950, en pleine Amérique puritaine et frileuse, celle d'Eisenhower, entamée par le rock et l'image de James Dean, celle des campus ségrégationnistes où tout étudiant apprend les rites et coutumes de l'*american way of life* : faire l'amour dans son auto, faire de l'argent durant ses heures de loisir, affronter la mort et la folie des autres jusqu'au bal de fin d'année.

Voilà, pour la France qui rêve encore de l'Amérique, le roman d'exotisme par excellence. Ce qui explique le succès de librairie de *L'Étudiant étranger*. Pour les autres

qui, comme nous, Québécois, sont américains de naissance, l'ouvrage de Philippe Labro reste un roman d'initiation et de nostalgie, écrit de brillante façon. Le mérite du roman de Labro est de nous proposer une vision de l'Amérique à l'envers du rêve mais aussi de nous faire accéder à l'émotion pure de vivre l'amour et la tendresse, la violence et l'esprit de compétition telle que l'invente la loi du bonheur à l'américaine.

Car le jeune étudiant français des années 1950 a subi en Amérique un véritable choc culturel. C'est ce que Philippe Labro nous fait comprendre à la fin de son roman. « La découverte qu'a faite ce jeune homme, c'est qu'il n'est pas impossible de concilier l'action et la réflexion. C'est même plutôt souhaitable. » L'Amérique, c'est l'Agir.

« Nous, les Français, nous sommes presque tous des cérébraux, des intellectuels, des rationnels, des raisonneurs. Or ce que l'Amérique apporte à cet enfant de 18 ans — ou plutôt ce que lui apporte l'expérience du voyage et de la solitude face à des

Suite à la page D-8

Vient de paraître  
aux Éditions Seghers

## Paul-Marie LAPOINTE

par Robert Melançon

Collection « Poètes d'aujourd'hui » n° 254

EN VENTE CHEZ VOTRE FOURNISSEUR.

« Paul-Marie Lapointe a bâti en trente ans une des oeuvres les plus importantes de la poésie contemporaine »

Jean Royer

200 pages / 15,95 \$

# Un numéro d'Études françaises explore les rapports de la littérature et des médias

Le penseur ne peut plus fermer les yeux sur la révolution technologique

## LES REVUES

CAROLE DAVID

LA PROLIFÉRATION de nouvelles techniques médiatiques incite le créateur et le consommateur à repenser le monde par le rapprochement des réalités scientifiques et des vertus de l'imaginaire. Le numéro que vient tout juste de publier la revue *Études françaises* sur les rapports entre littérature et médias montre que le penseur ne peut plus, désormais, fermer les yeux sur cette révolution qui va jusqu'à modifier le statut même de l'écriture en créant de nouvelles formes issues de cette « contamination » entre la littérature et les langages utilisés par ces nouveaux médias.

Certes, on a parfois tendance à prendre le ton apocalyptique pour présager des effets réels de cette révolution sur notre façon d'écrire et de lire. Par exemple, on a déjà sonné le glas de la littérature quand les premiers appareils de traitement de texte sont venus envahir le marché, pensant que ceux-ci accompliraient le travail autrefois dévolu à la muse. Dans son article, « A propos des machines désirantes », Jean-François Chassay affirme que le travail de l'écrivain, ne serait-ce que dans le rapport corps-écriture, s'est sûrement transformé au contact de l'ordinateur, mais les effets de cette « nouvelle poétique » tardent à se faire sentir. En choisissant de porter un regard plus critique que descriptif sur le projet *Marco Polo*, auquel par-

tipiaient, l'été dernier dans les pages du *DEVOIR* et de *Libération*, plusieurs écrivains de la francophonie, Jean-François Chassay, par un examen sévère des textes, conclut que *Marco Polo* intéresse moins par son résultat que par ce qu'il propose : l'unité structurale de ce récit collectif fait défaut, la langue utilisée est pauvre. Bref, l'expérience nous démontre que les écrivains auraient tout avantage à se remettre à leur Bic.

Si vous êtes un adepte des festivals de films publicitaires, vous trahissez sûrement une âme de poète attardé. Denis Bachand, dans un article fort intéressant, nous rappelle que la publicité offre, à l'instar de la poésie, ses propres solutions aux problèmes de l'existence et s'apparente, de ce fait, à la prophétie. Les publicitaires auraient donc remplacé non seulement les poètes, mais aussi les sorciers d'antan.

Même si ce numéro d'*Études françaises* ne prétend pas cerner toutes les pratiques et les interférences entre les faits littéraires et médiatiques, il a le mérite de rapprocher ce qui, depuis longtemps, nous apparaît dispersé et fait naître un sens mythologique préexistant à chaque nouveau phénomène. Ainsi, Denis Bachand, de même que René Payant, dans son article « La force des formes. Vidéo et télévision », réhabilite, tout en conservant une attitude critique, ces arts qui utilisent tous les autres derrière mille ruses technologiques tout en tenant compte des interactions entre les différentes disciplines, ce qui ne peut que nous faire

réfléchir sur l'utilisation de formes mixtes ou l'évolution des genres littéraires.

Contrairement à ce que plusieurs pourraient croire, le succès de la série *Lance et compte* ne s'appuie pas tant sur son sujet : le hockey et les relations amoureuses de nos héros « nationaux », mais bien sur une utilisation de la rhétorique « perverse », mais ô combien efficace de la vidéo, évidemment plus proche de celle développée dans les *vidéo-clips* dans le plus pur style MTV. Cet article sur l'importance de l'image vidéo-graphique qui bouleverse, comme l'affirme René Payant, l'histoire et la logique de la représentation demeure l'un des plus stimulants de ce numéro.

Également au sommaire, deux articles, celui de Sylvie Gagné, « Il était une voix », et celui de Jean Verrier, « La traversée des médias par l'écriture contemporaine : Beckett, Pinget », portant plus spécifiquement sur des écrivains dont l'écriture s'est manifestement transformée au contact des médias. Ce qu'on peut retenir de telles analyses, c'est la *mise en voix* et *en images* dans l'écriture, phénomène qui exacerbe les rapports entre le lecteur (l'auditeur) et l'écrivain du 20<sup>e</sup> siècle et les modifie inévitablement. D'ailleurs, dans « La question des journaux intimes », Lise Gauvin analyse, parallèlement à la table ronde réalisée avec Nicole Brossard, Marlù Mallet et Jean-Guy Pilon, l'incidence radiophonique des textes sur l'auditeur devenu lecteur, observations qui rejoignent les propos de Gagné et de Ver-

rier sur d'autres écrivains contemporains, car non seulement ces genres hybrides transforment-ils les rapports entre le lecteur et l'écrivain mais ils mettent aussi en scène un « je » qui n'est nul autre que le personnage de l'écrivain. C'est ce nouveau contrat romanesque qui fait dire à Duras, dans *L'Amant*, qu'écrire ce n'est rien que publicité.

L'interview prolonge, elle aussi, le pacte autobiographique et contribue à faire de l'écrivain une star. Mis à part l'article de Jean Royer sur l'entrelien, il est peu question des médias écrits dans ce numéro « exploratoire ». Il manque, dans ce tour d'horizon, un point de vue sur la critique littéraire qui, comme le souligne Jean Royer, est avec l'entre-

lien une des deux antennes de l'information littéraire. Nicole Brossard parle, dans la table ronde réalisée par Lise Gauvin, d'une nouvelle fiction qu'on peut observer dans certains reportages de Nathalie Petrowski et dans les chroniques de Foglia : une transformation au cœur des médias écrits qu'il aurait été passionnant de commenter.

Ce numéro d'*Études françaises*, préparé par Lise Gauvin, réunit aussi d'autres collaborateurs prestigieux : Paul Zumthor, Jacqueline Viswanathan, Jean-Paul Fargier. En nous parlant successivement de la chanson, des vidéos, de la publicité, des scénarios, il nous apprend une nouvelle discipline du regard et de la lecture et c'est là toute son actualité.

## LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

### Le fonds Victor Barbeau

LA BIBLIOTHÈQUE nationale du Québec vient d'acquiescer le fonds d'archives de Victor Barbeau, essayiste, journaliste, professeur universitaire, cofondateur de la Société des écrivains canadiens et fondateur de l'Académie canadienne-française. Les pièces réunies dans ce fonds couvrent près de trois quarts de siècle, soit les années 1914 à 1986. En plus des documents reliés directement à son oeuvre, M. Barbeau confie à la BN des correspondances intéressantes avec Gabrielle Roy, Jean Bruchési, Marcel Dugas et Louise Gadbois, sans oublier le poète Paul Morin, avec qui Victor Barbeau a entretenu des liens d'amitié. La BN est dépositaire de 415 fonds d'archives privés dont ceux de Pamphile Le May, Claude-Henri Grignon, François Hertel, Alain Grandbois, Robert Élie et, plus près de nous, Robert Choquette, Marcel Dubé et Gaston Miron. Pour consulter le fonds Victor Barbeau et ceux d'autres écrivains, il suffit de s'adresser au secteur des collections spéciales, 125, rue Sherbrooke ouest; 873-7593.

### Le Salon du livre de Québec

« PAS UN SUCCÈS, mais un triomphe », s'est exclamé, dimanche dernier, le pdg du Salon du livre de Québec, Lorenzo Michaud. Ce dernier, notait le journal *Le Soleil* lundi, a l'habitude de gonfler les chiffres de fréquentation du salon. Qu'à cela ne tienne, *Le Soleil* a fait le compte pour ses lecteurs : « Exactement 37,485 personnes ont franchi les tourniquets. » Si l'on soustrait de ce chiffre les éditeurs, écrivains et journalistes requis pour l'événement, on peut estimer à 32,000 le nombre de visiteurs au salon de Québec. Ce qui est une amélioration sur l'an dernier : 24,143 selon les statistiques officielles de la Ville de Québec qui perçoit la taxe d'amusement sur chaque entrée payante — même si M. Michaud avait annoncé 90,000 visiteurs en 1986 !

### Colloque sur la situation des auteurs

UN IMPORTANT colloque sur la situation socio-économique des auteurs québécois aura lieu à Montréal les 14 et 15 mai. Organisé par le Centre de recherche en littérature québécoise (Crelq), de l'Université Laval, avec la participation du ministère des Affaires culturelles, l'événement est tenu avec la collaboration de diverses associations, soit l'Association des traducteurs littéraires du Canada, le Centre d'essai des auteurs dramatiques, la Société des auteurs, chercheurs, documentalistes et compositeurs, la Société professionnelle des auteurs-compositeurs québécois et l'Union des écrivains québécois. L'entrée au colloque est libre pour les membres en règle de ces associations participantes et de \$ 15 pour les non-membres. L'événement se tient à la maison Duvernay (angle Saint-Urbain et Sherbrooke, à Montréal).

On présentera les résultats d'une enquête auprès des auteurs, ainsi que des considérations économiques, juridiques et sociologiques sur le statut de l'écrivain. Parmi les intervenants, notons les noms de Vincent Nadeau, Rosaire Garon, Andrée Fortin, Claude Martin, Me Victor Nabhan, Marcel Racicot, Jacques Fortin et Louise Myette. Ce colloque est organisé par Guy Champagne, du Crelq.

### Séminaire de librairie

LE 18<sup>e</sup> SÉMINAIRE de librairie a lieu au collège Marie-Victorin du 17 au 29 mai. Il est ouvert à toute personne oeuvrant ou désirant travailler en librairie. La fin de semaine des 16 et 17 mai est consacrée aux gérants, propriétaires et personnel d'expérience. Trois ateliers leurs sont offerts : l'informatisation en librairie, la gestion des stocks et le métier de libraire. Pour de plus amples renseignements, communiquer avec la responsable de ce séminaire, Rose-Marie Arsenau, au numéro 328-3800, poste 2232.

### Bernard Pozier, lauréat

LE POÈTE Bernard Pozier est le lauréat du concours de la revue française *Levée d'encre*. La revue avait reçu 82 manuscrits. Les finalistes étaient Paul Chanel Malenfant, Claude Beausoleil, Bernard Pozier, Serge Marchand et François Chaput. Devant la qualité des manuscrits retenus, le jury a décidé de ne pas trancher et de s'en remettre au hasard. Le tirage au sort a désigné M. Pozier. Des extraits d'une vingtaine de recueils soumis au concours seront publiés dans un prochain numéro de *Levée d'encre*, une revue de la région parisienne qui est distribuée au Québec.

### Place aux poètes

DANS LE CADRE des festivités du 10<sup>e</sup> anniversaire de l'Union des écrivains, Janou Saint-Denis présente, mercredi à 21 h à La Chaconne, un récital d'une dizaine de poètes dont Anne-Marie Alonzo, Claude Beausoleil, Denise Boucher, François Charron, Antonio d'Alfonso, Jean-Paul Daoust, Denise Desautels, Micheline La France et Bernard Pozier.

### LES ONDES LITTÉRAIRES

Au réseau de *Télé-Métropole*, demain entre midi et 14 h, Reine Malo propose, à *Bon Dimanche*, la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier. À *CIBL-FM* (104.5), à 19 h, Yves Boisvert lit des pages de Yves Préfontaine à son émission *Textes*.

Au réseau *Quatre Saisons*, demain à 22 h, *Les Dimanches de Clémence* sont « sous le signe de la froidure ». L'animatrice Clémence Desrochers reçoit Jean Éthier-Blais (*Voyage d'hiver*, Leméac), Yvon Paré (*Les Oiseaux de glace*, Québec/Amérique) et André Major (*L'Hiver au coeur*, XYZ). L'invitée spéciale est la comédienne Monique Mercure. (Reprise le dimanche suivant à 12 h 30.)

À *TVFQ* (câble 30), demain à 21 h 30, *Apostrophes* a pour thème des « livres du mois ». Bernard Pivot reçoit Maurice Denuzière, Jean-Michel Lambert, Dominique Bona (biographe de Romain Gary), Philippe Labro (qui présente le dernier Julien Green) et Shab Basgar. (Reprise le dimanche suivant à 14 h 30.)

Au réseau MF de *Radio-Canada*, lundi à 16 h 30, dernière émission de la série *La Séduction* : « La voix et le féminin ». Claudette Lambert reçoit Renée Hudon et Vénuis Khoury-Ghata. Un témoignage de Philippe Sollers et un texte de Louise Maheux-Forcier complètent cette émission, réalisée par Jean-Guy Pilon.

## ACHETONS LIVRES

## DISQUES CASSETTES

## L'IDÉFIX

1850 Mont-Royal  
523-2258  
6381 St-Hubert  
495-4575

## LIBRAIRIE HERMÈS

Venez regarder avec nous  
**APOSTROPHES**  
le dimanche à 14h30

de 9 à 9  
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest,  
outremont, montreal • 274-3669

**LES ÉCRITS DES FORGES INC.**  
C.P. 335 Trois-Rivières, Québec G9A 5G4

**NOUVEAUTÉS**

CLAUDE BEAUSOLEIL, *Extases et déchirures*  
«L'écriture québécoise: une fiction vers l'ailleurs» 12,00 \$

PIERRE CHATILLON, *Le Violon vert*  
«Brise l'oeuf du soleil/et libère les ailes du feu» 8,00 \$

PATRICE DELBOURG, *Embargo sur tendresse*  
«La lèvre qui remuait/changeait l'ordre des ombres» 8,00 \$

MICHAEL DELISLE, *Les mémoires artificielles*  
«Suivant les méandres/d'une attention/aux surfaces» 5,00 \$

GUILLEVIC, *Timbres*  
«Un arbre qui devient le corps du temps» 10,00 \$

COME LACHAPPELLE, *Dans la distance des liens*  
«Elle m'a glissé une phrase dans la bouche... J'écoutais l'écho» 5,00 \$

MARCEL OLSAMP, *Midi craqué*  
«Tu sombres à chaque fois légère/comme un simple bouchon d'âme» 5,00 \$

YVES PRÉFONTAINE, *Le désert maintenant*  
«... et ma parole malade qui les nomme et les somme d'amour» 8,00 \$

FRANCK VENAÏLE, *L'apprenti foudroyé, poèmes 1966-1986*  
«Je ne suis rien/et le monde m'échappe» 10,00 \$

**EN RAPPEL**

DANIEL DARGIS, *Astrales Jachères*  
«Délivrer les songes inscrits sur cette muraille» 5,00 \$

NORMAND DE BELLEFEUILLE, *Catégoriques/un deux et trois*  
«Grand Prix de Poésie de la Fondation des Forges 1986» 8,00 \$

JEAN CHAPDELAIN GAGNON, *Les langues d'aimer*  
«Pour qu'enfin nous trouvions le chemin jusqu'au coeur» 5,00 \$

MADELEINE GAGNON, *L'infante immémoriale*  
«Je suis née pour écrire la fête de la vie» 8,00 \$

GÉRALD GODIN, *Soirs sans atout*  
«Quand... un cérébro-lésé cherche un mot / ses neurones tendent les bras dans le vide» 8,00 \$

MONIQUE JUTEAU, *Regards calligraphes*  
«Sauter sur la tangente qui s'échappe» 5,00 \$

DOMINIQUE LAUZON, *Autrement l'équilibre*  
«Aucune vérité n'est hors ce qui vibre» 5,00 \$

JEAN PERRON, *Rock Desperado*  
«Un coeur informatisé pompe du sang électrique dans un corps survolté» 5,00 \$

DENUIS ST-YVES, *Pour équilibrer l'absolu*  
«Mon corps en un enjeu avant le silence» 5,00 \$

CLARISSE TREMBLAY, *Jusqu'à la moëlle des fièvres*  
«Orpheline de langue, j'expédie des lettres à la crèche du silence» 5,00 \$

COLLECTIF, *Choisir la poésie*  
«Plus de 30 poètes parlent de l'avenir de la poésie» 10,00 \$

Distribution en librairie: PROLOGUE 2975 Sarteon, Ville St-Laurent H4R 1E6 (514) 332-5860. Par la poste: DIFFUSION COLLECTIVE RADISSON C.P. 500 Trois-Rivières G9A 5H7 (819) 376-5059

**LES ÉCRITS DES FORGES INC.**  
C.P. 335 Trois-Rivières, Québec G9A 5G4

1945  
**La guerre froide commence...**

Quand l'Histoire nous renvoie au présent...

EDITIONS COMPLEXE L'histoire en poche

1945 LA BOMBE ATOMIQUE  
1961 UN MUR A BERLIN  
1961 CRISES A CUBA  
1972 USA-URSS LA TENANTE

Le XIX<sup>e</sup> siècle:  
**La bourgeoisie triomphe.**

Quand l'Histoire nous renvoie au présent...

EDITIONS COMPLEXE L'histoire en poche

Charles Morazé LES BOURGEOIS CONQUÉRANTS  
Philippe Perrot LES DESSUS ET LES DESSOUS DE LA BOURGEOISIE  
Jean-Paul Aron MISÉRABLE ET GLORIEUSE LA FEMME DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE  
René Remond L'ANTICLERICALISME EN FRANCE

Le système communiste peut-il se libéraliser?

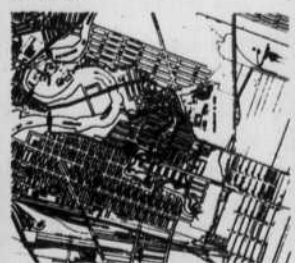
Quand l'Histoire nous renvoie au présent...

EDITIONS COMPLEXE L'histoire en poche

1948 L'AFFAIRE LYSSENKO  
1956 LA DESTALINISATION COMMENCE  
1956 BUDAPEST, L'INSURRECTION  
1964 L'AVENEMENT DE LA NOMENKLATURA

Distribution en librairie: Diffusion Dimedia

Guy Cloutier  
La Cavée  
Roman



l'Hexagone

## Guy Cloutier / La Cavée

- Roman polyphonique et intimiste, *La Cavée* relate l'histoire d'un couple qui verra sa vie radicalement transformée à partir du moment où leur fils se met à fréquenter un lieu maudit nommé *La Cavée*, sur les berges de la rivière Lairet à Limoilou.
- *La Cavée* est un roman troublant qui nous plonge dans l'inconscient de personnages confrontés au défi d'assumer leur filiation.
- Guy Cloutier signe avec *La Cavée* une oeuvre romanesque majeure.

l'Hexagone

ROMAN  
COLLECTION FICTIONS

DIFFUSION  
QUÉBEC LIVRES



LE PLAISIR des livres

# France Ducasse: l'âge d'or de l'enfance

Un vaste conte à tiroirs qui séduit par la qualité de l'écriture et la démesure de son imaginaire

**LA DOUBLE VIE DE LÉONCE ET LÉONIL**  
France Ducasse  
Les Herbes rouges  
Montréal, 1987, 190 pages

## LETTRES QUÉBÉCOISES

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

DANS UN PREMIER roman publié à l'Hexagone, qui s'appelait *Du lieu des voyages*, France Ducasse avait raconté sur un ton poétique, et par fragments, l'histoire d'un amour impossible piégé dès le départ par les outrances du rêve. L'impossible reste son choix. Avec ses délices et ses délices, ses entraves et ses contradictions, *La Double Vie de Léonce et Léonil*, roman lancé cette fois aux Herbes rouges, se poursuit la quête du réel rêvé non moins juste, ou fauchement terrible, que le réel vécu.

Léonce et Léonil sont les explorateurs d'un monde fabuleux qui tourne autour d'une maison, d'une ménagerie rassemblant des animaux étranges et rares que les adultes ignorent la plupart du temps. « C'est



France Ducasse

une maison d'été ou plutôt c'est l'été chaque fois qu'ils s'y trouvent, la fin de l'été, des vacances quand ils en repartent. »

Ils en repartiront. Ou peut-être est-ce la maison qui les quittera. Mais, de l'avoir habitée, ils n'en reviendront jamais tout à fait. Une maison, c'est moins ce que l'on ha-

bite que ce qui nous habite, ces murs, fenêtres, recoins et couloirs où se partagent l'ombre et la lumière tissant l'histoire des générations qui y ont vécu, y vivent, s'y déchirent et s'aiment à leur façon.

Jusqu'à la seconde moitié du récit où brusquement Léonce et Léonil deviennent, on ne sait trop pourquoi, Léonore et Liliane, les deux enfants mènent le bal. Conscience du mal et du bonheur, regard aigu risquant ses audaces et ses folies, le thème est récurrent en littérature québécoise où l'enfance trouve un épanouissement, acquiert une lucidité souvent refusée à l'adulte. Pensons à l'enfance triomphante, transgressante ou dévoyée et si souvent illuminée qui hante certains romans d'Anne Hébert, de Réjean Ducharme, de Jacques Poulin, de Marie-Claire Blais, de Jacques Godbout et de tant d'autres, et l'on pourrait croire que le Québec est le paradis de l'enfance.

Mais je laisse à d'autres la thèse : l'enfance des peuples est l'âge d'or de l'enfant. Ce thème, France Ducasse en fait un usage étonnant. Usage dont la hardiesse tragique et l'onirisme frondeur rappellent parfois le réalisme d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, ou la désinvolture baroque de Galatée ou de *Laura Laur*, leur chute dans la mort paro-

dique de l'aphasie ou de la folie douce face aux seuils infranchissables de la vie.

N'est pas enfant qui veut. Ceux-ci parviennent, néanmoins, à le rester suffisamment longtemps pour nous raconter une histoire. Histoire hachée, menée au gré des fantaisies fabulatoires qui ordonnent et défont les rêves sans jamais renoncer aux questions essentielles dont celle-ci : « Saura-t-on jamais quand commencent et finissent les enfants et de quoi ils sont faits ? » N'attendons pas de réponse. On nous prévient dès la première page. L'art de l'histoire, comme l'art d'être mère, est un tissu de mensonges obligés.

« C'est une histoire pour deux enfants que la leur, deux comme on prend le large, la route, le taureau par les cornes, une histoire pour de vrai, pour raconter une histoire à leur mère, mère de l'histoire, mère pour de vrai, même quand elle ment. menteuse, c'est quand même encore elle la mère. »

Et cette mère qui pleure en lisant *Des souris et des hommes* de Steinbeck, qui court les hôpitaux pour y laisser ses tumeurs tandis que le père maudit l'armée où il n'y a pas de héros, pas de vraies guerres où il pourrait s'illustrer, mais des camps

d'entraînement où l'on simule des bombardements en rêvant aux danses japonaises entrevues lors d'une lointaine escale. Cette mère, donc, à qui l'on s'en prend puisqu'il faut bien s'en prendre à quelqu'un ou à quelque chose — et dont on n'osera jamais perpétrer le meurtre — refusera de se reconnaître dans le roman familial écrit par Léonore, que Liliane n'aimera pas non plus et dont la grand-mère Amanda, 92 ans, n'a cure.

Le reste, les crimes auxquels on participe, ou ceux que l'on refuse, sont les à-côtés d'un récit qui fonctionnerait bien sans eux, pour le plaisir du texte, pour le plaisir tout court. Car ce récit, qui est, en réalité, un vaste conte à tiroirs constitué d'une série de contes brefs qui pourraient exister de façon autonome, séduit par la qualité de l'écriture et la démesure d'un imaginaire attiré à part égale par le macabre et le fabuleux.

Que donnerait une relecture du livre si l'on y trouvait moins de maladies, de blessures, d'estropiés, et si Léonore ne finissait pas par aboutir à l'ancien hôpital Saint-Michel-Archange, le 1er avril 1980, précédée de son père, un poisson de papier épinglé au dos ?

# La modernité québécoise « pure laine »

Une complicité qui devient complaisance

**À DOUBLE SENS**  
Échanges sur quelques pratiques modernes  
Hugues Corriveau  
et Norman de Bellefeuille  
Les Herbes rouges  
1986, 237 pages

## LES ESSAIS

LORI SAINT-MARTIN

AU QUÉBEC, participent au débat de la modernité un très petit nombre d'écrivains, toujours les mêmes. Ils s'expriment de manière tantôt fracassante, tantôt fumeuse, de sorte que les enjeux ne sautent pas toujours aux yeux du profane, qui risque de ranger les auteurs des deux camps sous l'étiquette d'« illisibles ». Dans cet essai, toutefois, on sent un certain effort de clarté de pensée et d'expression, quelque chose d'une *Défense et illustration de la modernité*. L'ensemble se lit assez bien, et pourrait servir en quelque sorte d'introduction à la question.

Ceux qui s'attendent à trouver ici une relance de la querelle qui oppose *La Nouvelle Barre du jour* aux *Herbes rouges* seront déçus. Certes, les auteurs se permettent de décocher quelques bonnes flèches, mais l'essentiel est ailleurs. Dans une quarantaine de lettres, les auteurs approfondissent le concept de modernité, celle des années 70, celle des autres,

celle qu'ils tentent eux-mêmes de faire.

Qu'est-ce donc que la modernité, encore une fois ? On en souligne surtout la différence, le caractère indéfinissable. Elle est l'inconfort de la recherche, le trajet vers le texte toujours à venir. On ne peut nier la séduction qu'opère cette idée de remise en question constante ; mais une telle définition est si floue que celui qui l'emploie peut en réduire la portée à plaisir, pour ne désigner que sa propre production et celle de ses meilleurs amis. « L'appellation, c'est déjà une sorte de confort », reconnaît Norman de Bellefeuille. On peut parler, dans ce sens, d'un certain terrorisme de la modernité.

L'effervescence culturelle des années 70 retombée, que devient l'écriture au Québec ? Hugues Corriveau déplore le piétinement, l'inertie du milieu littéraire, tandis que Norman de Bellefeuille croit percevoir « les signes d'une prochaine, presque présente, relance dynamique des écritures ».

La séduction, les formes, le plaisir d'écrire, telles sont les notions essentielles dont traite cet essai. On y propose de rétablir certaines notions longtemps bannies de tout texte moderne qui se respecte : l'émotion, la représentation, l'auteur, l'intention. Guy Scarpetta, le grand prêtre de l'impureté, inspire à Norman de Bellefeuille le désir d'une ambiguïté qui permettrait à la fiction de retrou-

ver un certain sens sans pour autant retomber dans les ornières de la tradition.

D'ailleurs, affirme-t-il, il n'existe pas de texte illisible : « Comme le réel exactement, le sens ne manque jamais, ne fait jamais faux bond à la forme qui le machine. » Une anecdote vient appuyer cette déclaration : ayant demandé à un groupe d'étudiants les éléments d'une phrase assemblée au gré du hasard (« L'extravagante ville de joie s'enfuyait allégrement dans le bureau »), l'auteur en confie l'analyse à un autre groupe. Résultat : les trois quarts proposent de lire « fille » pour « ville », voyant de la part de l'auteur une savante subversion du code linguistique. Chassez le sens...

De temps à autre, de la fiction se glisse ainsi dans la théorie. On discute, à partir de textes « célibataires » de Norman de Bellefeuille, amputés de l'« e » du féminin, de la langue et de la forme, qui ici « crée le sens, tout le sens ». Les « scènes particulières » de Hugues Corriveau suscitent un trouble autour de la notion de violence érotisée, de censure. « La marche » de France Théoret lance la question du rythme, et les jeux langagiers d'Hélène Cixous (« Il ne faut pas mettre tous ses oeufs dans le même panier »), celle du sens. Ces fines analyses comptent parmi les meilleures pages du livre.

À double sens, c'est aussi l'histoire d'un texte, d'un livre qui advient.

Quel titre lui donner ? Que dirais-tu, demande l'un, de « ruines, pratiques du chiffre et de la perte » ? Ou bien, répond l'autre, « pertes, pratiques du chiffre et de l'échange » ? Justement, l'échange marque tout le livre. À peine l'un a-t-il formulé une idée que l'autre s'en empare et l'examine sous toutes les coutures. Ainsi résonne le « double sens », la double voix.

L'un aime écrire, l'autre pas, l'un nous entretient davantage du plaisir, l'autre des formes. Et les deux parlent du lien essentiel qui passe de la mort à l'écriture, l'auteur « mourant à et dans ce texte-ci, et vivant parce que projeté vers le prochain qui (le) tuera à son tour ». De l'écriture

comme apprentissage exemplaire de la mort...

Commenter ses propres textes et ceux de l'auteur en face tient à la fois de la complicité et de la complaisance. Le plus souvent, les auteurs évitent les écueils ; ils posent des questions stimulantes et y répondent de façon ingénieuse, parfois brillante. Il reste que, malgré la panoplie de citations et de clin d'oeil aux maîtres à penser de la modernité française (Blanchot, Lacan, Deleuze, Denis Roche), *À double sens* demeure un produit du pays, auquel un public étranger ne comprendrait sans doute pas grand-chose. Décidément, la modernité québécoise, comme la pure laine, est un phénomène bien d'ici.

# La morgue de Marcel Fournier

## COURRIER

DANS LA CRITIQUE qu'il me consacre (LE DEVOIR du 25 avril), M. Fournier me reproche de ne pas avoir fourni « une analyse approfondie ni de l'action et de l'orientation idéologique des différents groupements politiques contestataires, ni des événements qui ont marqué les années 70 », « une explication ni du développement des groupements politiques dans les années 70 ni de leur déclin rapide ». Or tel n'était pas mon objectif. Je le dis très clairement dans l'introduction de mon livre : je veux « connaître comment les militants ont vécu la grande mouvance socio-culturelle des deux dernières décennies, le bilan qu'ils en dressent, comment ils se situent dans la présente conjoncture ». J'aurais aimé que le critique Fournier juge *La Communauté perdue* (VLB, 1987, 140 pages) à partir de mon point de départ et non en projetant sur moi ses propres interrogations.

Comme plusieurs praticiens de la recherche, je rigole lorsque certains enseignent avec sérieux qu'une recherche doit confirmer ou infirmer des hypothèses préalablement définies : ça ne se passe jamais vraiment comme ça. Pour le reste, j'ai scrupuleusement suivi les règles méthodologiques en vigueur dans l'entretien semi-directif et dans les enquêtes fondées sur les récits de vie.

Si M. Fournier est opposé à cette méthodologie précise, il n'a qu'à l'affirmer clairement, et non pas me reprocher d'avoir oublié mes « cours de méthodologie ».

Cette enquête et l'analyse de ces récits de vie me permettent de découvrir ceci : le trait commun à la majorité des militantes et militants est de subir un processus de mobilité sociale ascendante ou descendante (voici un point de vue novateur que je n'ai jamais vu ailleurs) ; les militants transposent, sous un mode profane et laïque, les valeurs théologiques du christianisme ; le militantisme est création d'une communauté perdue, etc. C'est après avoir fait cette analyse et écrit les chapitres concordants que je rédige mon propre récit de vie. (Plusieurs militants interviewés m'avaient demandé de me « moullier », moi aussi, de raconter comment j'avais vécu mon militantisme.) Contrairement à ce que laisse entendre Marcel Fournier, je ne projette pas sur les autres

mon propre récit de vie : ce que je dis de moi et ce que je passe sous silence, ce sur quoi j'insiste et ce que j'esquive, bref, la structure de mon récit est déterminée par l'analyse préalable des récits de vie des 26 militants.

Enfin, M. Fournier, citant des bouts de phrase hors contexte, est tenté « de donner raison à ceux qui ont cherché à disqualifier les engagements politiques radicaux ou révolutionnaires en les ramenant à des problèmes psychopathologiques ». Évidemment, ni moi ni aucun des interviewés ne portent un tel jugement : il n'y a pas plus de névroses chez les militants qu'ailleurs dans la société. Marcel Fournier, se plaçant du côté de la norme, de la normalité, de la santé, porte ainsi un jugement condescendant (méprisant ?) qui vise, au-delà de moi-même, les dizaines de milliers de militants progressistes qui ont cherché à transformer la société dans les années 60-70.

— JEAN-MARC PIOTTE

Faut **LE DEVOIR** pour le croire!

# BOTHO STRAUSS

## Lecture publique

Des extraits des œuvres suivantes seront présentés: *Trilogie du revoir* — *La dédicace* — *Le jeune homme* — *Le parc*  
Les acteurs seront dirigés par Alexandre Hausvater.

Dimanche 10 mai à 15h et lundi 11 mai à 20h

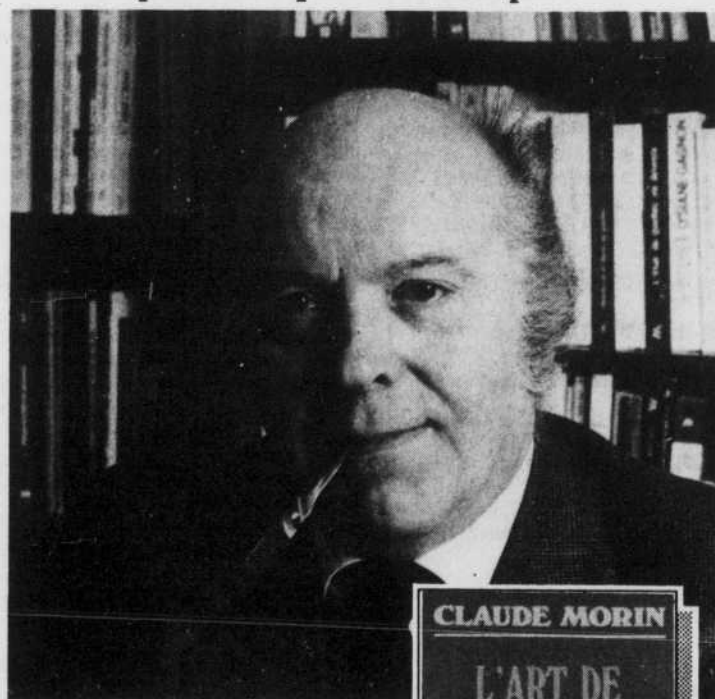
Au Café-Théâtre La Licorne — 2071-74 boul. Saint-Laurent  
Réservations: 843-4166 — Entrée libre

Production: Institut Goethe/Éditions Gallimard

# CLAUDE MORIN

## L'art de l'impossible

La diplomatie québécoise depuis 1960



CLAUDE MORIN  
L'ART DE L'IMPOSSIBLE  
La diplomatie québécoise depuis 1960  
BORÉAL

« À lire, à lire absolument. » (Laurent Laplante, *Radio-Canada*)

« En refermant le livre de Claude Morin, quelle impression de profonde satisfaction. » (Paul-André Comeau, *Le Devoir*)

« Une petite encyclopédie pour s'y retrouver. » (Jean-Jacques Samson, *Le Soleil*)

« Un livre bourré de documents inédits. » (Gilbert Brunet, *La Presse*)

« Il faut le lire. Seul Claude Morin pouvait l'écrire. » (André Dalcourt, *Le Journal de Montréal*)

472 pages — 22,95\$

BORÉAL

## ROMANS

Antonio SKÁRMETA

### UNE ARDENTE PATIENCE



« Courez vite lire le roman de Skármeta... traduit magnifiquement... Une ardente patience est un grand roman du goût de vivre. Les personnages mythiques de Skármeta nous rappellent que l'homme, même celui de la fin du 20e siècle, est fait pour parler, rire et aimer. »  
Jean Royer / *Le Devoir*  
Traduit de l'espagnol par François Maspéro

Daniele DEL GIUDICE

### ATLAS OCCIDENTAL



Un roman enfin contemporain.  
« (...) roman intéressant et inattendu. Dans la production désespérément... attendue du roman d'aujourd'hui. »  
Lisette Morin / *Le Devoir*  
Traduit de l'italien par J.P. Mangano.

Heinrich BÖLL

### FEMMES DEVANT UN PAYSAGE FLUVIAL



« (...) il faut lire ce dernier livre d'un très grand écrivain, critique féroce de ses compatriotes mais en même temps amoureux de ce que Bernanos (dont il possède les accents vengueurs) appelait « le doux royaume de la Terre... »  
Lisette Morin / *Le Devoir*  
Traduit de l'allemand par D. Dubuy et C. Riehl

Todd McEWEN

### LA SARABANDE DE FISHER



Fou rire garanti pour les lecteurs, même les plus blasés, de ce roman qui surprend par sa fraîcheur, sa verve corrosive et son écriture originale et maîtrisée.  
Traduit de l'anglais par J.-P. Carasso

## SEUIL

Pour recevoir régulièrement le bulletin d'information des Éditions du Seuil, le 27, rue Jacob...

retournez ce coupon à  
DIFFUSION DIMEDIA  
539, boulevard Lebeau,  
Ville St-Laurent, Québec, H4N 1S2

Nom.....  
Adresse.....  
Ville.....  
Code Postal.....  
Profession.....



# Fignolé: une crue après Duvalier

La chronique d'un village oublié de la terre

**LES POSSÉDÉS DE LA PLEINE LUNE**  
Jean-Claude Fignolé  
Seuil, 215 pages

## LETTRES ÉTRANGÈRES

ÉMILE OLLIVIER

MAINTENANT QUE la parole est libérée, il faut surveiller la production littéraire haïtienne. Pour ma part, je crains que la conjoncture d'après la tyrannie favorise des textes qui ne parlent que de tortures, de prison, oubliant de célébrer la vie; je crains que cette littérature ne déverse qu'un torrent de boue, une cohorte de monstres maniaques, chevaliers gavés de sang.

Aussi ai-je abordé *Les Possédés de la pleine lune*, de Jean-Claude Fignolé, avec un mélange d'inquiétude et d'émotion. J'étais inquiet pour les raisons énumérées ci-dessus; j'étais ému parce que je tenais en main un texte qui venait d'un écrivain de l'intérieur d'un pays qui, ces 30 derni-

res années, a vu sa parole confisquée, son imaginaire mis sous clé. La littérature haïtienne, depuis 1957, si l'on excepte de rares voix — celles de Frankétienne, de René Philoctète — a plutôt bourgeonné dans les places fortes de l'émigration.

Inquiet, ému, donc, j'ai lu d'un trait le texte de Fignolé. Qu'ai-je trouvé? Une histoire insolite, impossible à résumer; une écriture qui ne regarde pas à la dépense, bien que cette débâche de mots, d'images soit susceptible d'irriter certains lecteurs — j'en connais; une musique faite d'éléments telluriques, allée à une multiplicité de voix narratives, toutes intérieures. La littérature est le royaume du mensonge. Quand elle prend source dans la mythologie des peuples, elle réinvente sans cesse la réalité et brise le cadre du regard.

Les Indiens d'Haïti — c'est écrit dans tous les manuels d'histoire haïtienne — croyaient dur comme fer que le paradis terrestre existait. Ils l'avaient même localisé aux Abricots, bourgade située dans la presqu'île du Sud. Dans leur imaginaire, c'était un lieu de rêve où l'on trou-



S. Hochain/Le Seuil

vait, à portée de main, la succulence de mille fruits. C'est dans ce village que se déroule l'histoire — devrais-je dire les histoires — que nous raconte Jean-Claude Fignolé.

Le roman s'ouvre sur la double veillée funéraire d'Agénor, homme adroit et fort dans la pêche et dans la

lutte, et de son sosie. Depuis belle lurette, Agénor s'était retiré aux limites du cimetière, avec sa femme Saint-Emilia, cultivant, dans la solitude de sa chaumière, un goût de singularité qui avait ouvert la porte à tous les fantasmes des villageois. L'envie, la jalousie avaient tissé autour de lui une aura colorée par la haine que lui vouait Louis-ortesse, grand tombeur de femmes devant l'Éternel, avec qui il avait eu, dans le temps, une violente altercation. Louis-ortesse était revenu récemment au village après avoir roulé sa bosse dans la capitale.

À travers ce tissu d'envie, de jalousie, de haine, de désir de vengeance, ce plat qui, dit-on, se mange froid, c'est une chronique du village des Abricots, village oublié de la terre, terrorisé par une sorte d'hydre à sept têtes, dans une ambiance de fin du monde où chacun se dépêche de faire la toilette de sa vie, dans la hantise que le jugement dernier ne le surprenne en désordre, que nous livre le roman.

Défile sous nos yeux tout un cortège de personnages, en une suite d'instantanés: Violetta, jeune fille

fantasque, amoureuse de l'eau et de la nuit; Sô Râ se volatilise après sa mort. Est-ce un dernier tour qu'elle aura joué au village par-delà même la mort? Frère Paul, un pharisien, pasteur et renégat qui prédit l'Apocalypse à tour de bras, confondant sa retraite d'une existence de malfaitteur repentant avec la fin du monde. Et tant d'autres personnages qui vivent dans un décor de calamités frappant une terre meurtrie, plus souvent que de raison, par des éléments déchaînés de la nature, alors que les rapports entre les êtres humains sont rythmés par des massacres et des malheurs. Fignolé donne à voir toute la détresse d'un petit peuple sur lequel souffle un vent de folie, celle-là même qui s'empare des hommes envoutés par la pleine lune.

Car, en fin de compte, c'est la lune, le grand personnage de ce roman: elle trace la frontière entre la volupté et la mort; elle irrigue le ventre des femmes; elle fait chanter en elles, dans le creux de leurs reins, le plaisir, même si, pour certaines, c'était un refrain depuis longtemps oublié.

Et aussi, elle envoûte, elle change les chrétiens vivants en arbres.

Aimez-vous le merveilleux? Vous avez ici de quoi vous délecter. Dans ce roman, les loups-garous volent bas; les esprits des morts reviennent habiter la tête des vivants; Fignolé nous le certifie, cela se passe aux Abricots, village où les habitants sont coincés entre un temps « déréel » et leur solitude; village où le paysage, perdant ses contours, s'estompé en écharpes de brouillard bleu comme la bleuité de la lune.

Incontestablement, il y a là une écriture qui, tout au moins nous le souhaitons, vieillira comme le bon vin; une musique déjà là, par la façon dont le récit est rythmé mais qui aurait intérêt à faire du lest, pour mieux se marier avec l'ample voix du vieux vent caraïbe.

Des lecteurs exigeants m'ont parlé d'un baroque de pacotille. Je trouve leur jugement sévère, excessif, bien que l'on puisse regretter que les personnages n'aient point réussi à prendre réellement chair; que la multiplicité des voix narratives, leur éclatante, technique absolument moderne, nuisent quelque peu à l'unité du récit et, par bout, à la compréhension même du texte.

## LA VITRINE DU LIVRE

### THÉÂTRE

Jeanne-Mance Delisle, *Un oiseau vivant dans la gueule*, éditions de la Pleine Lune, 130 pages.

CETTE PIÈCE percutante et troublante de l'auteur d'*Un reel ben beau, ben triste* « met en pièces » les relations tendues et insolites d'un trio d'amoureux. Le texte, cru par moments, métaphorique d'autres fois, serre au plus près la situation inextricable de ce huis-clos à trois personnages. Signalons, enfin, que cette pièce sera présentée dans le cadre du Festival de théâtre des Amériques, en juin.

### ESSAI

Madeleine Ouellette-Michalska, *L'Amour de la carte postale*, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 260 pages.

« EXAMINER comment fonctionne le système de marquage des territorialités ethnographiques et sexuelle profitant à l'impérialisme culturel des groupes qui ont le pouvoir de les indexer est le but de cet essai », nous dit Madeleine Ouellette-Michalska, dans son entrée en matière. L'auteur du remarquable essai *L'Échappée du discours de l'œil* tente, en fait, d'établir par quels processus d'exclusion et de forclusion le centre (c'est-à-dire les États-Unis, Paris, Montréal, etc.) marginalise la périphérie, le différent, l'Autre, etc., et quel sort il réserve à l'altérité. Un essai clair et pertinent qui nous fera réfléchir sur l'impérialisme culturel et la notion de différence.



### SCANDALE

Agnès Guitard, *Le Moine picoté*, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 469 pages.

L'IDÉE de départ de ce roman historique paraît bien simple: où était Pierre Le Moine d'Iberville, le matin du 10 mai 1686? La suite devient plus complexe. En prenant quelques libertés avec l'histoire et en suivant une destinée exemplaire, Agnès Guitard nous brosse un portrait saisissant d'une époque agitée. Les moeurs légères ne datent pas d'hier...

### THRILLER

Christine Brouillet, *Le Poison dans l'eau*, Denoël/Lacombe.

UNE PASSION, un meurtre, une histoire alambiquée, une enquête bizarre, des suspects... suspects: bref, tous les ingrédients d'un bon polar sont réunis dans ce troisième roman d'un jeune écrivain québécois qui vit présentement à Paris.



### ROMAN

Pierre Klossowski, *Le Baphomet*, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 232 pages.

L'IDOLE sacrée des Templiers refait surface, dans son éternel retour en acte, avec cette réédition. Pierre Klossowski est le commandeur de ce récit somptueux, sulfureux et nébuleux. Un sommet dans l'oeuvre de cet esprit sélect qui se consacre, depuis près de 20 ans, à la peinture.

### CINÉMA

Éric Rohmer, *Six contes muraux*, Ramsay, coll. « poche/cinéma », 253 pages.

« POURQUOI filmer une histoire, quand on peut l'écrire? Pourquoi l'écrire quand on peut la filmer? », s'interroge Rohmer. Les six textes de ce recueil ne sont pas des scénarios, mais plutôt de courts récits qui ont précédé, dans le temps et la création, les films de Rohmer. Ils sont entièrement littéraires, mais ont besoin du cinéma pour exister pleinement. Une belle interrelation qui a donné *La Boulangère de Monceau*, *La Carrière de Suzanne*, *Ma nuit chez Maud*, *La Collectionneuse*, *Le Genou de Claire*, *L'Amour*, *L'après-midi*.

### ÉTHIQUE

François Poiré, *Emmanuel Lévinas*, La Manufacture, coll. « Qui êtes-vous? », 182 pages.

UNE INTRODUCTION intelligente et dynamique à la pensée de ce grand « penseur juif ». Des entretiens, des textes inédits, une chronologie et une bibliographie complètent ce volume bien documenté.

### TÉMOIGNAGES

Léon Weinigel, *Héroïne: la désintoxication progressive et la désintoxication brutale*, VLB éditeur, coll. « Second Souffle », 143 pages.

DEUX RÉCITS qui retracent le long cheminement et les dures épreuves que doivent traverser deux héroïnomanes pour atteindre une guérison toujours précaire.

### FRANCOPHONIE

*Le répertoire de la vie française en Amérique*, édité par le Conseil de la vie française en Amérique, 398 pages.

CET OUVRAGE en est à sa 22e édition. Il répertorie tous les organismes et associations francophones en Amérique. La recherche et la rédaction ont été assurées par Jean-Luc Côté.

— GUY FERLAND

# Kazuo Ishiguro, Japonais d'origine mais romancier sans patrie

Lauréat, à 33 ans, du prestigieux prix littéraire « Whitbread »

### MICHAEL WISE

LONDRES (Reuter) — Pour Kazuo Ishiguro, le fait d'être un romancier d'origine japonaise élevé en Grande-Bretagne implique un effort quotidien pour se délivrer de ce qu'un critique a appelé « l'étiquette japonaise que nous lui accrochons autour du cou comme un appareil photo Nikon ».

Ishiguro a rencontré un grand succès avec deux romans écrits en anglais sur un pays qui l'a vu partir à l'âge de cinq ans et où il n'est jamais retourné.

Fils de survivants du bombardement atomique de Nagasaki, il est en

1987 le lauréat d'un des plus prestigieux prix littéraires britanniques, le *Whitbread Prize*, doté de 18,500 livres (\$ 30,150).

Ce jeune romancier (33 ans) a pris le thé voici peu en compagnie d'un journaliste britannique qui en a dit après coup: « Ishiguro découpe sa brioche avec l'adresse qui sied à un descendant de samouraï ».

Ishiguro écarte d'un geste ce type de commentaires, mais il est beaucoup plus ennuyé de devoir répondre à une invitation de la télévision pour une émission où lui sera demandé son avis sur l'éventualité d'une guerre commerciale entre Londres et Tokyo.

# Après Auschwitz

### PAROLES SUFFOQUÉES

Sarah Kofman  
Gallilée, 1987, 82 pages

### HEINZ WEINMANN

COMMENT DIRE l'indicible? Comment imaginer ce qui ne laisse pas d'image? Comment raconter ce qui ne se raconte pas? L'holocauste d'Auschwitz a laissé à tout jamais une faille dans l'imaginaire occidental. La littérature est-elle encore possible après Auschwitz? s'est demandé Adorno, aussitôt après l'ouverture des camps. Nous savons aujourd'hui qu'elle l'est encore, mais autrement.

C'est cet autrement de la littérature et de la pensée de l'après-holocauste que Sarah Kofman interroge, dans son dernier petit livre dense et émouvant. Fille d'un rabbin, Berk Kofman, rafié par des flics français collabos, interné et battu à mort à Auschwitz pour avoir voulu respecter le sabbat, Sarah Kofman dit enfin ce qu'elle n'a su dire jusqu'à maintenant. Elle le dit en « paroles suffoquées », à travers les discours d'autres qui, de près ou de loin, ont témoigné de l'holocauste: Maurice Blanchot et Robert Antelme.

L'oeuvre de Blanchot porte la marque de l'holocauste et de *L'Écriture du désastre* qu'il a entraînée. Signe sensible de cette mutation post-auschwitzienne, Blanchot a supprimé le qualificatif de « récit » pour ses romans: les histoires de même que l'Histoire ne sauront plus se raconter naïvement, *idylloquement* comme si de rien n'avait été.

Antelme, dans *L'Espèce humaine*, témoigne de l'horreur concentrationnaire. Ce qui ne l'empêche pas d'y réfléchir aussi. Le titre de son livre, *L'Espèce humaine*, le dit assez, malgré la détermination des « surhommes » SS d'avilir et de réduire les détenus en « soushommes », pis, en vermines, ces derniers, *malgré tout*, ont maintenu leur intégrité humaine grâce à une solidarité avec des *copains* (les affamés des camps retrouvent le sens premier de « copain », « celui qui partage le pain », les épluchures...), grâce à des gestes, grâce à des paroles suffoquées.

La parole humaine de la souffrance, fût-elle suffoquée, a empêché de l'humain, dans la pire épreuve qu'ait traversée l'espèce, ne se mue complètement en animal immonde comme le Gregor Samsa de *La Métamorphose* de Kafka.

LE PLAISIR des livres  
LE PLAISIR  
LE PLAISIR  
LE PLAISIR  
LE PLAISIR

une place de choix pour les amoureux de la littérature

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez Jacqueline Avril 842-9645

**CENTRE JUSTICE ET FOI**  
25, Jarry ouest, Montréal H2P 1S6  
Téléphone: (514) 387-2541

Pour favoriser de toutes manières la croissance d'un vrai christianisme qui ne soit pas amputé de sa dimension sociale et communautaire.  
P. P.-Hans Kolvenbach, S.J., Supérieur Général

**À PARAÎTRE**

- LES CHARTES, LE LIBÉRALISME ET L'INDIVIDU (mai)
- TOURNEE DES POUVOIRS (juin)
- IMMIGRER AU QUÉBEC (juillet-août)

Les trois prochains dossiers de RELATIONS  
abonnement annuel: 16\$

**À VENIR PROCHAINEMENT**

Une SOIRÉE RELATIONS autour du document romain sur le RESPECT DE LA VIE HUMAINE NAISSANTE ET LA DIGNITÉ DE LA PROCRÉATION, le lundi 11 mai à 19h30

**À VENIR CET ÉTÉ**

La session «Christianisme et modernité», quatre rencontres d'échange et de réflexion cherchant à éclairer certains débats actuels autour des nouvelles peurs, du pluralisme, des formes renouvelées d'engagement et de rapports au pouvoir.  
Du 17 au 21 août à la Maison Bellarmin, Montréal

# Elle s'appelle Emmeline et elle est de Montpellier

LES PASSIONS PARTAGÉES  
Félicien Marceau  
Gallimard, 307 pages

## LE FEUILLETON

LISETTE MORIN

« C'EST QU'ON a pu me raser avec les remparts de Carcassonne ! » Alors que l'oeuvre romanesque de Félicien Marceau m'est beaucoup plus familière, pourquoi faut-il que ce soit une réplique de son théâtre qui me revienne, spontanément, au moment de rendre compte de son dernier roman, *Les Passions partagées* ?

La mémoire étant la passoire que l'on sait, c'est de cette « madame Claude », revivant son passé et sa naissance dans la ville-forteresse, que je me souviens avec le plus d'exactitude. Marie Bell, en 1959, jouait cette bonne femme avec les accents d'une tragédienne, dans une pièce de Racine ou de Claudel. Tragédienne qu'elle était aussi ! En robe noire et longs gants roses — ou était-ce le contraire ? — Marie-Paule nous contait sa vie. Et celle des « personnages » qui fréquenteraient « sa maison ».

Cinq ans plus tard, Marceau con-

fiat à François Périer un autre de ses monologues, ce théâtre à la première personne qui fit sa renommée sur les boulevards. C'était en 1964, *La Preuve par quatre*. Et, comme la première fois, je fus conquise par ce discours qui mêle si adroitement la banalité quotidienne aux réflexions brillantes, souvent profondes. Entre-temps, rentrant du sud de l'Italie, j'avais lu *Capri petite île*... Et, depuis, chacun des romans nouveaux de ce Belge, né près de la catholique université de Louvain et dont le parcours littéraire va de la radio belge jusqu'à l'Académie française, en passant par la bibliothèque du Vatican (eh oui ! Marceau fut bibliothécaire chez le pape...).

*Les Passions partagées*, dans ce tout dernier roman, sont celles d'une fille d'un chaudronnier, enrichi dans la fourniture aux armées, et de l'héritier d'un grand nom, celui des comtes de Saint-Damien. Enfin, ce sont les « premières amours » de ce roman qui en comptera une bonne demi-douzaine d'autres. Entre les années 1928 et 1980, dans la bonne ville de Montpellier, c'est cependant Emmeline Ricou, épouse de Cédric de Saint-Damien, qui mènera, tambour battant, le jeu de l'amour et du hasard. Pour elle, pour les siens, pour leurs nombreux cousins, cousines ou relations d'amitié. Dans la belle cité langu-

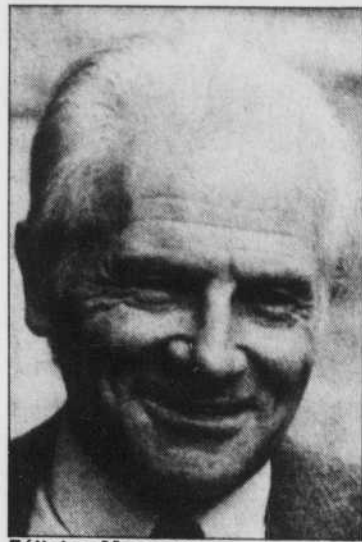
docienne mais également à Paris, en Espagne, dans les palais européens, partout où la vie et le goût de « se faire plaisir » conduiront la belle Emmeline, l'aristocratique Cédric, son époux, et, bientôt, leurs deux fils et leur fille.

Celui qui nous offre le narré — expression surannée qu'affectionne Marceau — de ces amours et de ceux et de celles qui les partagent est un familier des Saint-Damien, avant de devenir... Mais j'aurais bien tort de vous révéler la fin de ce roman gai, incroyablement allègre, qui se lit dans un constant sentiment de bonheur. Quand on aime lire, précisons-le, un roman admirablement écrit, d'un auteur qui n'oublie jamais, sans doute, qu'il est commis à rédiger, chaque semaine, avec ses immortels collègues du *Quai Conti*, le fameux dictionnaire de l'Académie. Mais qui transgresse, pour notre bonheur, les règles de l'académisme en se souvenant qu'il a écrit, et qu'il écrira sans doute encore, pour le théâtre.

Emmeline est non seulement une maîtresse femme, pragmatique, qui tient sa maison avec fermeté, mais également un intéressant personnage de femme libérée. À une époque où la libération des femmes — en tout cas, de certaines femmes au tempérament à la fois fort et doux — se « pratiquait » sans

qu'on en parle ni même que l'on admette qu'elle existât. Quant à son mari, le beau et très serein Cédric de Saint-Damien, il est bien le fils de son père, le comte Anthéaume, dont Marceau s'est occupé avec le plus grand soin et, on peut s'en douter, quand on a lu les précédents ouvrages de l'auteur, avec beaucoup d'ironie et de complaisance.

S'il les fait vivre avec insouciance, traverser les crises et la guerre sans douleur excessive, avec une incroyable bonne humeur, Marceau a, de plus, le don rare de nous épargner le spectacle de la vieillesse et de la décrépitude de ses personnages. Le comte Anthéaume, qui ressemblait à une statue de l'île de Pâques, meurt rapidement dans son lit, et « sa grande âme s'en alla, écrit le narrateur, rejoindre le sombre remous qui tourne autour de la terre ». Son fils Cédric, des années et 200 pages plus tard, se tuera en voiture : « Il y eut le choc contre un platane, il y eut un fracas puis le silence. Dieu, je suis sûr, a dû sourire en recevant cette âme-là. À sa manière, n'ayant jamais pesé sur la terre, elle était innocente. » Commentaire bénin, et même magnanime, que Félicien Marceau « corrige » l'instant après, selon sa très louable habitude, en citant une réflexion entendue au cimetière : « Au fond, disait quel qu'un, c'était un inutile », mais « où est-il écrit, ajoute perfidement le



Félicien Marceau  
PHOTO GALLIMARD

narrateur, donc Marceau lui-même, que l'homme soit sur la terre pour être utile ! »

On voit le style de l'ouvrage et l'extrême habileté du romancier. Qui nous raconte une histoire de « bien-nantis », de gens du grand monde, qui ne craignent ni de s'encanailler, dans les limites de ce qu'ils croient être raisonnable, d'admettre, comme les Saint-Damien, des gitans dans leur maison

(un très joli personnage des *Passions partagées* s'appelle Mariana et elle est troublante, pour les hommes autant que pour les femmes de la famille) mais qui restent, tout au long de leur histoire, crédibles sinon tout à fait vrais.

« On croit intéresser les autres, fait observer le narrateur. On ne les intéresse jamais longtemps. » C'est en croyant cela, depuis très longtemps, qu'en racontant ses petites histoires, et même en s'attaquant à de grands personnages, comme Casanova (*Une insolente liberté*, 1983), Félicien Marceau écrit avec humour, acuité, mais n'oublie jamais la tendresse... (Un film récent, dont l'humour se rapproche du sien, l'aura très probablement égayé, qui s'intitulait *Et la tendresse... bordel ?*) Marceau, qui n'a pas cédé à la tentation de faire des films, se dit pourtant, dans *Les Passions partagées* qu'« on a tort de dire que la vie, ce n'est pas du cinéma. Il arrive qu'ils se ressemblent... »

Son dernier roman pourrait, sans démentir, et à la condition d'en respecter tous les dialogues, juteux, jolis, parfaitement adaptés à notre temps, devenir un bon scénario. Pour le grand ou le petit écran. Ce qui réjouirait cinéphiles ou téléspectateurs qui ne sont pas souvent à la fête par les temps qui courent.

# Leslie Kaplan: New York nous habite

LE PONT DE BROOKLYN  
L'EXCÈS-L'USINE

Leslie Kaplan  
P.O.L.

## LETTRES AMÉRICAINES

ODILE TREMBLAY

LESLIE KAPLAN relève du peintre impressionniste. Ses décors ne sont pas des décors mais des sensations brèves imprégnées de lumière, de mouvements, de bruits. Et le pouvoir évocateur de ce langage des sens est tel que la canicule de New York en vient à nous accabler, que les passants nous frôlent, que leurs transistors crépissent à nos oreilles; nous traversons avec eux *Central Park*. « Les gens sont encore peu nombreux. C'est dimanche. Début de chaleur. Possibilité d'insectes. Le ciel est mélangé, rapide. Bleu avec parfois du vert. Des fumées encombrantes, qui viennent d'ailleurs, et on sent la proximité de l'océan accroché à la ville. Embarcadères et docks. »

Dans ces allées, deux couples se nouent qui s'aimeront, se déchireront et se questionneront un été durant. Anna aime Julien, Chico désire Mary, mais comme rien n'est jamais si simple, leurs ébats sont troublés et hantés par la présence d'un enfant, la fille de Mary, qui évoque pour eux

le paradis perdu. C'est le thème de l'enfance révélée aux adultes qu'aborde ici Leslie Kaplan, une enfance investie d'une force mystérieuse, d'un pouvoir presque magique au-delà de l'innocence, que les aînés admirent et envient. « Nathalie c'est ce qui fait que pour moi la vie est vivante », avoue Julien, qui s'prend pour la petite fille d'une passion pure et sexuelle à la fois. Cette attirance perverse et belle ne sera jamais décryptée; elle flotte à travers les pages du livre comme une question sans réponse. Que veut pas des décors mais des sensations brèves imprégnées de lumière, de mouvements, de bruits. Et le pouvoir évocateur de ce langage des sens est tel que la canicule de New York en vient à nous accabler, que les passants nous frôlent, que leurs transistors crépissent à nos oreilles; nous traversons avec eux *Central Park*. « Les gens sont encore peu nombreux. C'est dimanche. Début de chaleur. Possibilité d'insectes. Le ciel est mélangé, rapide. Bleu avec parfois du vert. Des fumées encombrantes, qui viennent d'ailleurs, et on sent la proximité de l'océan accroché à la ville. Embarcadères et docks. »

Tous ces personnages évoluent dans une atmosphère de tension sexuelle constamment palpable, formée d'étreintes, de silences lourds, de jalousies, de violences sourdes que viennent ponctuer de magnifiques dialogues. New York, plus qu'un décor, devient une présence organique qui habite les vivants. « On éprouve la masse de la ville, la pierre, le ciment, les couleurs aussi sont des masses. Et on se dit qu'il faut une force incroyable pour les tenir ensemble, ces masses précaires. Pour moi la ville c'est ça, cette énergie insensée, cette force. » Le pont de Brooklyn revêt un pouvoir symbolique. Avec ses piliers et ses fils d'acier, il trône, tel une cathédrale entre ciel et terre, entre l'enfance de Julien et sa vie adulte, et c'est là fi-

nalement, dominant la ville en compagnie de Nathalie, qu'il cherchera la réponse au trouble qui l'habite.

*Le Pont de Brooklyn* est un grand livre d'une exceptionnelle valeur littéraire. Ce roman fait incessamment appel à l'intelligence du lecteur en n'apportant jamais de conclusions ni de certitudes mais en le plongeant dans une quête angoissée et très contemporaine de l'amour et de l'inté-

grité.   
\*\*\*   
Publié d'abord en 1982, *L'Excès-l'usine* vient d'être réédité. Leslie Kaplan n'a pas composé ici un roman arrimé dans le temps, comme *Le Pont de Brooklyn*, mais plutôt un long poème en prose, fractionné en séquences, s'attardant à décrire l'in-

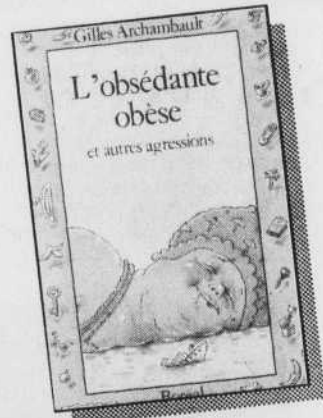
finie banalité de la vie en usine. Son écriture hachurée, toute en phrases courtes, scelle un étrange mariage entre une expression poétique lancinante, dépourvue et une réalité triviale et étouffante : l'usine. Celle de Leslie Kaplan forme, dans son immanence, un univers quasi concentrationnaire, un lieu intemporel qui avale et digère ses occupants. Car ce sont des ouvrières qui s'agitent dans cette fourmilière, et l'auteur, qui décrit sa propre expérience, réunit ces femmes dans un « on » impersonnel, leur faisant perdre ainsi toute individualité. « On fait des câbles près de la fenêtre. Les câbles ont beaucoup de couleurs, on les enroule en circuits. Il y a de la lumière, l'espace est mou. On va, on vient. Cou-

loirs, oubli. »

En évitant soigneusement de tomber dans le pathos, elle s'attarde aux faits, aux gestes sempiternellement répétés, aux allers et retours à la cantine — « On mange sans faim. Où est le goût ? » — aux regards qui se croisent. De cette usine, nulle ne peut s'échapper. Quand l'hôtel ou la rue guettent l'ouvrière à sa sortie, l'épuisement, l'abrutissement demeurent imprégnés dans les pores de sa peau. L'usine prend des dimensions mythiques : elle est là comme l'oeil de Dieu dans la tombe de Caïn.

« J'ai mis très longtemps à pouvoir mettre des mots sur cette expérience, très très longtemps. Il m'a fallu dix ans pour pouvoir dire quel-

que chose qui n'était pas anecdotique, qui n'était pas misérabiliste. Je crois qu'effectivement, ce que j'ai voulu, au départ, c'était écrire l'usine, cet endroit », confie l'auteur dans un dialogue avec Marguerite Duras qui s'inscrit en postface de cet ouvrage. Plus que tous les discours dont sa poésie est totalement expurgée, Leslie Kaplan a su recréer le monstre mécanique, cauchemardesque à l'intérieur duquel il n'est même pas impossible de vivre. Et si Marguerite Duras s'est laissé envouter par son écriture, c'est manifestement qu'elle reconnaissait entre elles deux un lien de parenté profond, manifeste pour le lecteur qui se penche sur l'oeuvre de ces grandes dames de la littérature.



## Gilles Archambault L'OBSÉDANTE OBÈSE

Des instantanés de l'esprit et du cœur où, dans chaque inflexion et dans chaque silence de la voix, dans chaque geste accompli ou retenu, comme si de rien n'était, tout se joue.

148 pages, 12,95\$

BORÉAL

# FRANÇOISE DOLTO

LE CHOC ENTRE DEUX CONCEPTIONS DE LA PSYCHANALYSE

*Dialogues québécois*, est présenté sous forme de question-réponse, et chaque chapitre aborde un thème différent (enfants adoptés, psychoses, incestes, sexualité et libido, parents délinquants, puberté, etc...). Les cas présentés à Françoise Dolto sont intéressants à plus d'un titre et pour bien d'autres que les seuls psychanalystes.



Françoise Dolto  
Dialogues québécois

320 p., 22,95\$

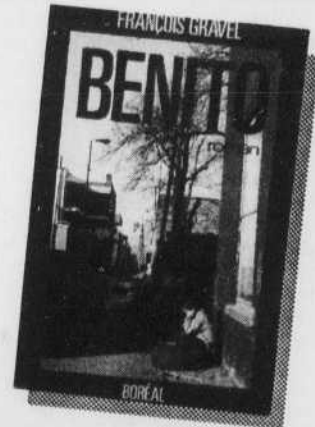
SEUIL

Par l'auteur de  
LA NOTE DE PASSAGE

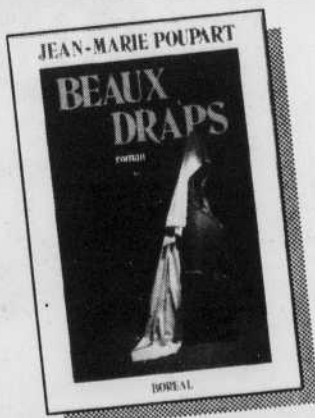
## François Gravel BENITO

« Avec *Benito*, le talent de François Gravel s'affirme et s'affine... La qualité des liens qui unissent les personnages, l'humour et l'ironie gentille créent un climat extraordinairement lumineux. » (Réginald Martel, *La Presse*)

216 pages, 14,95\$



BORÉAL



## Jean-Marie Poupart BEAUX DRAPS

« Je vous invite à lire ce livre singulier, d'un maître de l'humour noir, très drôle, cynique, mordant mais surtout très tendre. » (Suzanne Giguère, *Les belles heures*)

472 pages, 19,95\$

BORÉAL

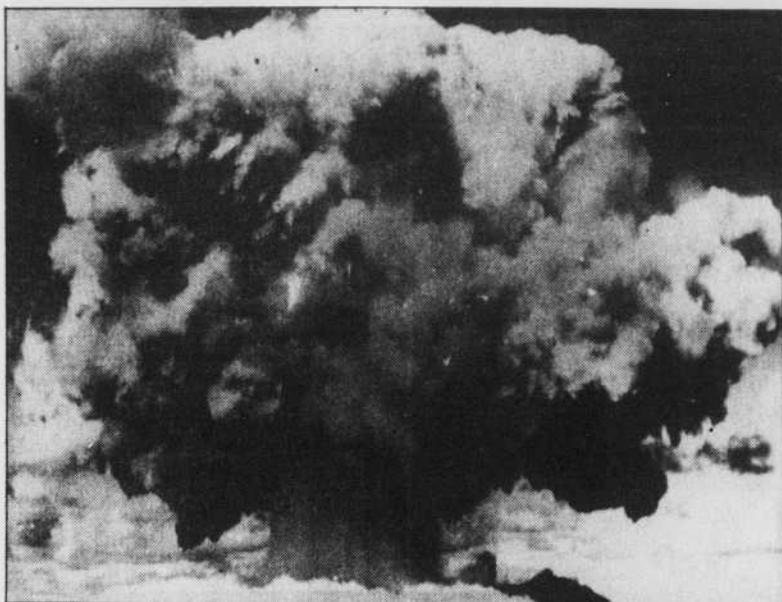
## Michel Goeldlin JULIETTE CRUCIFIÉE

L'histoire émouvante d'une femme qui vit dans la terreur et la solitude. « Un livre dépouillé et aigu qui sait dire le tragique intérieur avec une extraordinaire simplicité. » (France-Culture)

222 pages, 12,95\$



BORÉAL



L'explosion d'une bombe atomique près de l'île Bikini, le 24 juillet 1946. PHOTO CP

## En cinéma, trois indispensables rééditions

Buster Keaton, Saturnin Fabre et Francesco Rosi

### FRANCINE LAURENDEAU

C'EST en 1899 — il avait à peine quatre ans — que cet enfant de la balle faisait ses débuts dans la carrière du *show-business* où s'illustraient son père et sa mère. « Mon père commença par me porter en scène et me laisser tomber sur le plancher. Ensuite, il se mit à essayer le sol avec moi comme balai. Comme je ne manifestais aucun signe de mécontentement, il prit l'habitude de me lancer d'un bout à l'autre de la scène, puis au fond des coulisses, pour finir par me balancer dans la fosse d'orchestre où j'atterrissais dans la grosse caisse. »

Un jour, un spectateur ayant insulté sa mère en scène, « saisi d'un juste courroux, mon père attrapa le premier projectile à sa portée — moi, en l'occurrence — et le jeta sur l'impudent avec force et précision, l'atteignant en pleine poitrine et lui brisant trois côtes. Dans la foulée, mes semelles à claquettes percutèrent son voisin en plein visage, lui fracassant deux dents du devant. Quant à moi, j'étais intact, ce qui ne me surprit pas plus que Pop... »

Ses débuts dans la carrière, Buster Keaton les évoque dans *My Wonderful World of Slapstick*, paru en 1960 chez Doubleday, à New York. La vie mouvementée et savoureuse du réalisateur génial de *Seven Chances*, *Go West*, *General*, de l'acteur au visage impassible de *Steamboat Bill Jr.* Une vie dont la deuxième moitié fut assombrie par un divorce ruineux où il perdit ses enfants et par la fuite dans l'alcool. Cette indispensable autobiographie, enrichie d'une filmographie, vient d'être rééditée dans la traduction française de Michel Lebrun, sous le titre *Slapstick* (L'Atalante, collection « Virgule », 320 pages).

Se penchant sur son fils qui vient de naître, le père déclare: « Il a un grand nez. C'est une horreur ! Il a braillé à réveiller la ville. Nous l'appellerons Pif-ténor. » Pif-ténor, alias Saturnin Fabre (1883-1961), allait devenir, pour le *Larousse du cinéma*, un comique dont l'extravagance inquiète par sa démesure, capable, par conséquent, du meilleur comme du pire. Pour les auteurs des *Excentriques du cinéma français*, « la folie agit ses grelots au-dessus de la tête de Saturnin, mais, loin d'être envouté par leur carillon, c'est monsieur Fabre qui capture l'écrasée et la soumet à ses lois ».

Il se raconte à la troisième personne dans *Douche écossaise*, petit chef-d'œuvre d'humour et de causticité. Les anecdotes de tournée, les mésaventures amoureuses, les petites manies des grands acteurs, les tournages acrobatiques et quelques portraits dotés d'une vie singulière,

### «Poussière de Dante»

ROME (Reuter) — Une partie des cendres du plus célèbre des poètes italiens, Dante Alighieri, ont été découvertes dans le bâtiment du Sénat italien à Rome, mais deux enveloppes qui contiendraient une autre partie de ses restes n'ont pas été retrouvées, ont annoncé mercredi des responsables.

Un porte-parole du Sénat a indiqué qu'une petite urne ronde en or, marquée de l'inscription « poussière de Dante », avait été retrouvée dans une bibliothèque de la chambre haute du Parlement. Il a affirmé que l'urne contenait une partie des cendres du poète, décédé à Ravenne en 1321.

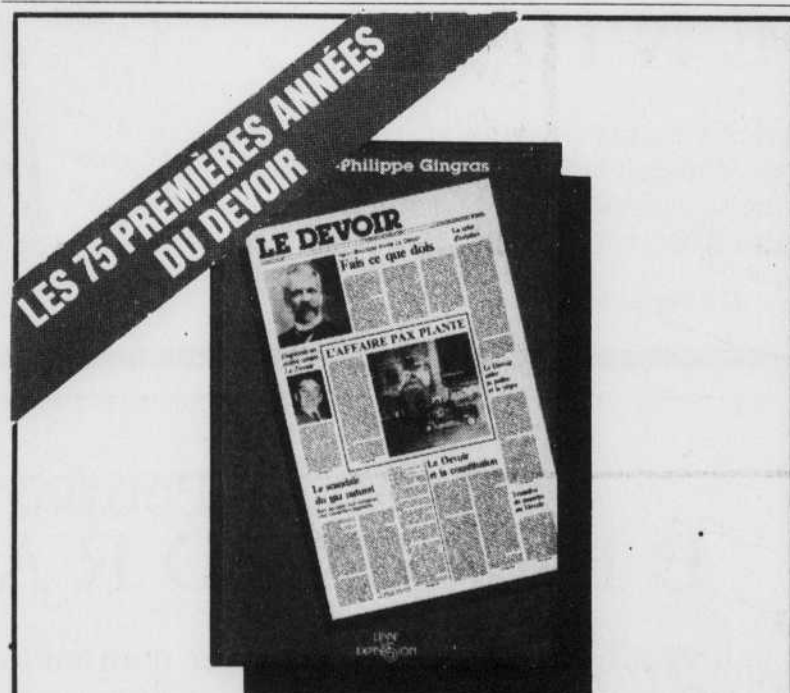
Une controverse était née sur les restes de Dante après l'annonce par des responsables d'un musée de Florence de la disparition de la bibliothèque nationale de la ville de deux enveloppes jaunâtres contenant ses cendres.

comme celui d'Antoine, rendent ce petit livre infiniment séduisant, même si l'on a oublié la plupart des personnages, des pièces et des films auxquels se réfère Fabre.

Car, si c'est par curiosité qu'on entame *Douche écossaise*, c'est pour le plaisir qu'on en poursuit la lecture. Pour sa verve narquoise, pour son anti-conformisme, pour l'élégance racée de son style, pour les amusantes illustrations de l'auteur qui sait se moquer de lui-même aussi bien que des autres. (Ramsay, collection « Poche/cinéma », 292 pages.)

Enfin, toujours en livre de poche, l'importante réédition du *Dossier Rosi*, de Michel Ciment. Cet ouvrage s'ouvre sur des essais critiques d'une centaine de pages. La première édition (1976) s'arrêtait à *Cadavres exquis*. Un nouveau chapitre, intitulé « La sphère du privé », englobe les 10 dernières années et analyse *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, *Trois frères*, *Carmen* et *Chronique d'une mort annoncée*, adapté de Garcia Marquez et tourné en Colombie dans des conditions particulièrement difficiles.

C'est, à vrai dire, dans la seconde partie du livre, une série d'entretiens avec Francesco Rosi, qu'on est éclairé sur l'élaboration et le tournage du dernier film de l'auteur de *Salvatore Giuliano*. (*Chronique d'une mort annoncée* est en compétition au Festival de Cannes.) Film après film, Rosi s'explique et c'est passionnant. Suivent une série de documents (textes officiels, extraits de scénarios, articles, etc.) sur la partie de son oeuvre directement inspirée par des faits historiques. Enfin, une biographie exhaustive complète cet ouvrage essentiel pour quiconque s'intéresse à ce grand du cinéma italien. Plus de cinquante photos illustrent cet ouvrage d'allure modeste pour ne pas dire un peu grise. (Ramsay, « Poche/cinéma », 480 pages.)



**«LE DEVOIR» de Pierre-Philippe Gingras**  
Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75ième anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.  
Découpez et retournez à: Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR"  
J'inclus 19,95\$ par exemplaire; (3 \$ de frais de port et de manutention, inclus dans ce prix).

NOM:.....  
ADRESSE:.....  
PROVINCE:.....  
CODE POSTAL:.....  
MODE DE PAIEMENT:  
 Chèque  American Express  
 Master Card  Visa  
No. de carte de crédit:.....  
Expiration:.....

## La fabrication de la bombe atomique

Comme une chronique de l'indicible horreur

**THE MAKING OF THE ATOM BOMB**  
Richard Rhodes  
Simon & Shuster, New York  
1986, 886 pages

### GEORGE TOMBS

L'ÉCLATEMENT de la bombe atomique a divisé l'histoire humaine en deux ères: l'avant et l'après Hiroshima et Nagasaki. Avant Hiroshima et Nagasaki, c'était une époque où encore, malgré le mal, malgré les guerres mondiales, civiles et régionales, le présent s'ouvrait sur l'avenir, et l'on regardait le temps se dérouler avec une certaine assurance.

Depuis 1945, par contre, l'avenir nous donne le vertige: qui sait? peut-être n'existe-t-il même plus, peut-être qu'avec lui, l'Histoire, tout le travail commun de la civilisation depuis tant de millénaires, la vie, l'amour disparaîtront. La bombe atomique est donc l'image par excellence de la spirale technologique qui nous entraîne et risque de nous effacer: apparemment, elle peut être déclenchée rien que par une micro-plaquette défectueuse!

C'est cette effrayante réalité que Richard Rhodes, écrivain et physicien américain, a voulu explorer dans *The Making of the Atom Bomb*. Cette histoire remonte au début du siècle, aux laboratoires d'Ernest Rutherford à McGill, des Curie à Paris, donc à l'âge d'or de la physique nucléaire, période de découvertes, pendant laquelle on a établi quels étaient les éléments radioactifs, quelles étaient leurs propriétés, leurs possibilités. Non sans risque: c'est ainsi que Marie Curie a succombé à la leucémie. Non sans heurts: dans l'Allemagne des années 20, bien avant Tchernobyl, on mettait de la radioactivité dans le dentifrice!

À l'époque, les chercheurs avaient le goût de l'aventure, la passion de la découverte. Les récompenses étaient énormes: prix Nobel, financement de futures recherches, notoriété dans la communauté scientifique internationale. Plus encore, les physiciens nucléaires se croyaient pèlerins du progrès, balisant un nouveau chemin à travers la brousse de l'ignorance, vers une plus grande connaissance de l'Univers.

Cette belle perspective s'est effon-

drée avec la Deuxième Guerre mondiale et la course à la Bombe. Comme nous le montre Rhodes, les Britanniques avaient, tout d'abord, une nette avance sur tout le monde, quoique les Allemands, menés par Otto Hahn (ancien collaborateur de Rutherford à McGill!), s'étaient vite emparés de l'installation norvégienne de production d'eau lourde, afin de mettre au point une bombe.

Mais ce sont surtout les États-Unis qui ont mobilisé tous leurs efforts afin d'être les premiers à utiliser une telle bombe. La justification de la bombe américaine était tout simplement que les nazis risquaient d'envahir le monde. Mais Rhodes, après une longue recherche dans les archives de l'espionnage, trouve que cette justification tant évoquée n'était pas soutenue par une campagne concentrée d'intelligence en sol allemand.

Il indique, d'ailleurs, que la prolifération nucléaire, ce fléau du 20e siècle, a bel et bien débuté en 1943 à la conférence de Québec, lorsque Roosevelt a accepté de passer des secrets américains à son allié Churchill, les deux refusant, l'année sui-

vante, de les partager avec Staline.

Le lecteur sera étonné de rencontrer l'équipe du « projet Manhattan », formée d'hommes durs, sortis tout droit de *Dr. Strangelove*, film anti-nucléaire de Stanley Kubrick: certains voyaient en la bombe un outil efficace, mais se désespéraient de voir la rapide destruction « conventionnelle » de toutes les villes du Japon, destruction qui ne laissait pratiquement plus de cibles à la naissante arme nucléaire.

D'autres gens intéressés par le « projet Manhattan » voyaient toutefois les vrais enjeux. Le physicien Leo Szilard et le général George Marshall, par exemple, soutenaient que la bombe allait changer radicalement l'histoire humaine, son déploiement par les Américains risquant d'amorcer une furieuse compétition nucléaire entre Washington et Moscou, une fois l'Allemagne et le Japon battus.

Pour ceux qui veulent sonder l'indicible horreur de la bombe atomique, la réalité décrite dans cet ouvrage peut être dure à accepter, mais le livre vaut largement la peine d'être lu et compris.

## Déficit budgétaire et révolution

Marchands et spéculateurs furent accusés du crime de «lèse-nation»...

**L'ÉCONOMIE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE**  
Florin Aftalion  
Paris, Hachette (Livre de poche, collection « Pluriel »), 1987

### PIERRE LEMIEUX

À LA FIN de l'Ancien Régime, le déficit annuel du Trésor atteignait plus de 20% des revenus. « La Révolution française, écrit Florin Aftalion, a eu pour cause directe l'incapacité du Trésor royal à résoudre ses problèmes. » Incapables de réduire les dépenses de l'État et de procéder à une véritable réforme fiscale, les révolutionnaires ne firent pas mieux: en 1790, le budget de l'État géré par l'Assemblée constituante montrait des dépenses de 660 millions de livres pour des recettes de 180 millions par an, ce qui donne un déficit annuel équivalant à plus de deux fois et demie les revenus.

Dans un livre riche d'enseignements pour le présent, Florin Aftalion, professeur d'économie à l'Essec, propose une interprétation économique et individualiste de la Révolution française. L'intérêt personnel des acteurs et la logique des institutions politiques expliquent, mieux que des fictions collectivistes comme les classes sociales, pourquoi la révolution a débouché sur la spoliation, la Terreur et la dictature. Un peu d'histoire révisionniste qui ne

fera pas de tort.

Pour financer ses dépenses sans lever des impôts impopulaires, le nouveau régime, dès la fin de 1789, commença à payer ses dettes (et celles du régime précédent, une erreur selon Aftalion) en imprimant du papier à cours forcé, les fameux assignats. La mesure, qui devait être temporaire et exceptionnelle, aboutit à l'émission de 45,5 milliards de livres d'assignats de 1789 à 1796. Comme les économistes libéraux de l'époque, Dupont de Nemours, entre autres, l'avaient prédit, une inflation galopante s'ensuivit: dès le début de 1792, l'assignat avait perdu 40% de sa valeur nominale; en juillet 1795, il n'en valait plus que 3%. La dépréciation de la monnaie, en retour, déréglait l'économie, ce qui servait à justifier une intervention croissante de l'État.

La logique des réglementations et des interventions, démontre Florin Aftalion, conduisit à l'étatisation quasi totale de l'économie, à la Terreur et à la famine. Les 9 et 16 septembre 1792, l'Assemblée législative impose des réglementations sur le commerce du blé qui marquent un véritable retour au dirigisme de l'Ancien Régime. Plus tard, on décréta qu'une seule sorte de farine et une seule sorte de pain (le « pain de l'égalité ») seront fabriqués. Des contrôles généraux des prix et des salaires furent établis, avec la peine de

mort pour les tricheurs. Le protectionnisme de l'Ancien Régime est renforcé. Pour compléter la dictature économique, Cambon fait interdire les sociétés par action et fermer la Bourse. Au cours d'un hiver de famine, la Commune de Paris dépensera un demi-million de francs par jour pour subventionner la farine. Il faudra attendre une décennie pour que la production agricole reprenne son niveau d'avant la révolution.

Pourtant, fait remarquer Aftalion, la plupart des chefs révolutionnaires (dont Saint-Just) connaissaient et épousaient les idées laisser-fairistes de la Physiocratie et des Lumières. Mais, à la tête de l'État, ils cédèrent à l'opportunisme politique de courte vue et aux clameurs de la rue. D'autres, comme Robespierre, étaient déjà socialistes: « Tout ce qui est nécessaire pour conserver la subsistance des hommes est une propriété commune à la société entière: il n'y a que l'excédent qui soit propriété individuelle et qui soit abandonné à l'industrie des commerçants », proposait-il devant la Convention.

La révolution a échoué parce qu'elle a été populiste plutôt que libérale. Malgré la Déclaration des droits, les assemblées qui se succédèrent rivalisèrent d'ingéniosité dans les raisons et méthodes pour violer la propriété, de la nationalisation des biens des émigrés et des ennemis de la révolution à la création

d'un impôt progressif sur les riches, en passant par un emprunt forcé d'un milliard de livres sur « les riches, les égoïstes et les indifférents ».

La démagogie des arguments étatistes ne laisse par d'étonner. Calonne, contrôleur général des Finances à la fin de l'Ancien Régime, soutenait que l'immensité des dépenses publiques animait l'économie. Les démagogues révolutionnaires accusaient les marchands et les spéculateurs (qui, pourtant, auraient été les seuls capables de prévenir les pénuries) du crime de « lèse-nation ». Mirabeau, prônant l'accroissement des dépenses (et l'endettement de l'État), déclarait à l'Assemblée, le 27 août 1790: « Une nation qui paie à elle-même ne souffre pas de la multitude de ses paiements... » Arguments que l'on répète encore, à la fin du 20e siècle.

Selon Florin Aftalion, « on peut dater de la Révolution française la naissance du totalitarisme, même si celui-ci a, par la suite, trouvé d'autres habillements idéologiques ». À la veille du bicentenaire, d'autres libéraux seront moins sévères et préféreront croire, avec Émile Faguet, que l'erreur fut de vouloir concilier l'illusion de la souveraineté du peuple et de l'égalité avec le grand idéal de la liberté. L'ouvrage d'Aftalion et les textes d'époque qui y sont annexés alimenteront bien cette réflexion.

Faut LE DEVOIR pour le croire!

**LA MAGNÉTOTHÈQUE**  
Des livres-cassettes pour les aveugles.

Louie, c'est aussi la vue!

LA MAGNÉTOTHÈQUE: des LIVRES-CASSETTES pour les AVEUGLES, des BÉNEVOLES pour les PRODUIRE.

Les LIVRES-CASSETTES ne se font pas SEULS... ils se font en ÉQUIPE. C'est pas SORCIER mais c'est EXIGEANT.

Tous les LIVRES-CASSETTES que VOUS PRODUIREZ sont DEMANDÉS et ATTENDUS par des PERSONNES qui ont BESOIN.

Les BESOINS se manifestent dans tous les domaines: INFORMATIQUE, DROIT, SCIENCES, ROMAN, etc...

**SAURIEZ-VOUS FAIRE ÉQUIPE AVEC NOUS? DEMANDEZ NOTRE DÉPLIANT:**

À QUÉBEC 659-3914      À MONTRÉAL 598-8181

Le ministère des Affaires culturelles contribue au rayonnement de LA MAGNÉTOTHÈQUE

# Le rêve hégémonique de la Syrie

**LA SYRIE : POLITIQUES ET STRATÉGIES, de 1966 à nos jours**  
Catherine Kaminsky et Simn Kruk  
Presses universitaires de France,  
collection « Politique  
d'aujourd'hui »  
Paris, 1987, 221 pages

**ALBERT JUNEAU**

LA PAIX au Moyen-Orient passe-t-elle par la Syrie ? Damas est-il un partenaire obligé tant pour les deux grandes puissances que pour les pays limitrophes ? Telles sont les questions centrales qu'abordent Catherine Kaminsky et Simn Kruk dans leur dernier ouvrage, intitulé *La Syrie : politiques et stratégies, de 1966 à nos jours*.

Historiens de formation et spécialistes du Moyen-Orient, les auteurs en sont à leur troisième publication sur cette région du monde.

Aux questions posées, le duo Kaminsky-Kruk répond, certes, par

l'affirmative mais en prenant soin d'ajouter de nombreuses réserves. L'originalité de leur thèse est d'établir une relation entre l'arrivée au pouvoir du parti Baas et de son chef, Hafez el-Assad, en novembre 1970, et l'élargissement du rôle de la Syrie dans la région du Moyen-Orient.

La défaite subie lors de la guerre israélo-arabe de 1967 et la perte des plateaux du Golan ont été des événements décisifs. Avant cette date charnière, la Syrie est un pays fermé sur lui-même et isolé sur la scène diplomatique. La prise du pouvoir par le parti Baas, de tendance laïque, donnera naissance à une politique étrangère plus ouverte et plus agressive. L'ennemi principal reste Israël, qui ne peut être contenu que par l'unification des pays arabes. Et, depuis la « trahison » de l'Égypte en 1977 (le voyage d'Anouar el-Sadate à Jérusalem), qui d'autre que la Syrie peut assumer le leadership du monde arabe et « recouvrer cette place de pivot central », pour repren-

dre l'expression même des auteurs ?

Ironie de l'histoire : Hafez el-Assad et Anouar el-Sadate arrivent au pouvoir la même année, en 1970. La mort d'Abdel Gamal Nasser en Égypte et l'élimination de Salah Jedid en Syrie marquent, pour les auteurs, « la fin d'un militantisme tiers-mondiste où l'essentiel de l'effort était orienté contre des débris restant du colonialisme et contre les États qui le représentaient, en particulier les États-Unis ». Mais Damas et le Caire n'ont pas du tout l'intention de faire revivre le projet d'alliance politique qui les a unis entre 1958 et 1961. D'un côté comme de l'autre, on mènera plutôt une politique de rapprochement à l'égard des États-Unis dans le but de contrebalancer la domination grandissante de l'Union soviétique dans la région.

Toutefois, la paix séparée dans laquelle s'engage Sadate en 1977 donne l'occasion à la Syrie d'aspirer à un nouveau leadership au sein du monde arabe : « L'Égypte divise le monde arabe et la Syrie va lutter dorénavant pour retrouver son unité. »

Sur le terrain, la Syrie jouera un rôle de premier plan au Liban, territoire stratégique pour Israël et les Palestiniens. Dès 1976, l'intervention syrienne au Liban, appuyée par les pays arabes — et financée par l'Arabie Saoudite — favorise un certain rapprochement entre Damas et Washington. Assad est un habile équilibriste. Sa politique au Liban lui permet d'améliorer ses relations avec Moscou, avec l'arrêt de la guerre civile, et de « s'affirmer auprès du président américain, Jimmy

Carter, comme une fonction essentielle dans tout processus politique au Proche-Orient ».

De nouveau en 1982, la Syrie renforce ses positions dans le pays des cédres. Au-delà de sa visée millénaire de constituer la « Grande Syrie », Damas cherche à s'imposer comme partenaire central à tout règlement du conflit israélo-arabe.

Mais cette incursion au Liban n'est pas sans risque pour la Syrie et le parti Baas du président Hafez el-Assad. La présence de minorités sunnites et chiites très militantes au Liban soulève des inquiétudes dans la classe dirigeante syrienne. Car la Syrie est elle-même composée de plusieurs communautés ethniques et religieuses dont l'équilibre reste précaire. D'autant qu'on retrouve en partie les mêmes groupes de part et d'autre de la frontière.

Les auteurs reviennent constamment sur la caractéristique hétérogène de la société syrienne. Le président Assad et le parti Baas au pouvoir sont issus largement de la minorité alouite qui ne représente que 12 % de la population, alors que les musulmans sunnites, qui ont dominé le pays durant des siècles, forment la majorité avec près de 70 % de la population, dont 57 % de langue arabe. Les autres groupes sont les druzes (3 %), les ismaélites (1,5 %) et les catholiques grecs orthodoxes (4,7 %). À cette mosaïque se superpose un réseau de liens étroits entre les groupes ethniques et religieux. Ces liens d'appartenance sont de loin plus développés que la conscience nationale syrienne.

Au Liban, Damas tentera de jouer les communautés les unes contre les autres afin d'éviter la domination des sunnites dont la solidarité avec ceux de la Syrie est redoutée. Après avoir choisi l'alliance avec les maronites, les Syriens privilégieront les Palestiniens. Mais, au-delà de ces alliances tactiques, reste une tension constante entre les communautés qui se répercute fatalement sur le territoire syrien.

Le pouvoir du président Assad n'est pas immédiatement menacé, mais les bases — ethniques et religieuses — sur lesquelles il repose et le rêve hégémonique qu'il caresse au Moyen-Orient le rendent plus fragile

qu'il n'y paraît.

Damas mise gros sur la carte libanaise qui lui a donné jusqu'ici une influence déterminante sur l'action politique et militaire des Palestiniens. Mais, à la lumière des derniers événements, du regroupement de plusieurs organisations palestiniennes sous l'autorité de Yasser Arafat, on peut se demander si la Syrie n'a pas surestimé son emprise sur les Palestiniens ? D'autant que cette unification a été encouragée par Moscou.

Les auteurs n'ont pu tenir compte, bien sûr, de ce dernier épisode. Leur rétrospective n'en reste pas moins impressionnante et bien documentée.

## Lionel Chevrier ou la carrière typique d'un ministre libéral francophone

**LIONEL CHEVRIER**  
Mabel Tinkiss Good  
Traduit de l'anglais  
par Michelle Tisseyre  
Montréal, Stanké, 1987, 251 pages

**PAUL-ANDRÉ COMEAU**

LIONEL CHEVRIER a fait partie de ce groupe libéral qui a dominé l'immédiat après-guerre. Dans le sillage de C.D. Howe et de quelques autres ténors d'Ottawa, cet avocat s'est surtout imposé comme artisan de la Voie maritime du Saint-Laurent. De cette carrière intéressante et, dans un certain sens, assez typique du cheminement politique traditionnel, Mabel Tinkiss Good a dégagé matière à une biographie honnête.

Franco-Ontarien de naissance, M. Chevrier a incarné, au même moment que son leader, le premier ministre Louis Saint-Laurent, l'idéal du politique bilingue et, comme le précise l'auteur de cette biographie, *bicultural*. De la pratique du droit à Cornwall à l'apprentissage des fonctions ministérielles, le parcours de M. Chevrier ne réserve pas de grande surprise. Aussi ne faut-il pas s'étonner du ton linéaire de cette biographie qui repose sur une documentation très conventionnelle.

À parcourir ce livre, dont la traduction de Michelle Tisseyre est irréprochable, on devine, plus qu'on ne les appréhende, les ressorts de l'engagement partisan. C'est peut-être la dimension la plus intéressante de cette entreprise que de jauger les raisons à la base des décisions majeures de cette vie presque totalement consacrée à la politique. Comment expliquer l'abandon de postes intéressants — la présidence de la

Voie maritime, la fonction de haut commissaire du Canada à Londres... — devant les seules exhortations d'un chef de parti, de surcroît, il est vrai, premier ministre ?

Cette biographie ne donne peut-être pas dans le genre complaisant. Elle évite, cependant, un certain nombre de questions importantes et, dans un certain sens, intrigantes. On n'apprend à peu près rien sur les inévitables relations de ce Franco-Ontarien avec les représentants de sa collectivité, à commencer par l'importante Association canadienne-française de l'éducation en Ontario (ACFEO, devenue depuis l'ACFO). Rien, ou si peu, sur l'attitude de M. Chevrier durant la crise de la conscription, lui représentant d'une circonscription fortement francophone, située tout juste de l'autre côté de la frontière avec le Québec. De même, on aurait aimé en savoir davantage sur les impératifs à la base de la tournée africaine de M. Chevrier, au milieu des années 60. Ce périple que certains diplomates qualifient encore, en catimini évidemment, de « tournée du Père Noël ».

L'auteur réussit, par contre, à captiver notre intérêt lorsqu'elle raconte les échanges entre le général de Gaulle et M. Chevrier, durant les heures tendues de juillet 1967. C'est-à-dire après le fameux « Vive le Québec libre... ». On aurait souhaité lire d'autres pages aussi denses et originales.

Bref, une biographie honnête qui rend justice à la carrière d'un homme politique du cru, mais qui laisse en appétit ceux qui veulent connaître les arrière-plans de l'Histoire.

### CETTE FOIS, JEANNE...



de Louise Anne Bouchard

« Mon père est peintre de formation, ma mère est comédienne, elle, de réputation. Je suis un entrelacs vicieux de cette association... » Ainsi débute ce roman insolite qui nous fait découvrir une femme, dans la trentaine, avec sept hommes différents, en commençant par le premier d'entre tous, le père!

114 pages — 9,95\$

vib éditeur la petite maison de la grande littérature

### DES LIVRES CADEAUX POUR CEUX QU'ON AIME...



12,95\$

### CES ÎLES EN NOUS

Denis Pelletier

Un livre qui ravive nos sensibilités premières, une lecture qui s'avère elle-même une expérience d'intimité.



19,95\$

### LES FILLES DE CALEB

Arlette Cousture

Un grand moment de bonheur qui nous emporte au coeur de nos émotions. Un livre irrésistible.

QUÉBEC/AMÉRIQUE



## LE NOROÏT souffle où il veut

**Pierre LABERGE**  
Pris de présence

avec cinq dessins de Luc Archambault  
89 p. 5 \$  
2-89018-140-5

**Paul SAVOIE**  
Soleil et ripaille  
SUIVI DE  
L'arc de poussière

avec trois dessins de Suzanne Gauthier  
86 p. 5 \$  
2-89018-145-6

**JAMES SACRÉ**  
Bocaux, bonbonnes, carafes et bouteilles (comme)

Photographies de Bernard Abadie  
44 p. 12 \$  
2-89018-144-8

**Robert YERGEAU**  
Le tombeau d'Adélina Albert

68 p. 10 \$  
2-89018-142-1

**Louise COTNOIR**  
L'audace des mains

avec six dessins de Célyne Fortin  
93 p. 10 \$  
2-89018-148-0

**Claudine BERTRAND**  
Fiction-nuit

avec quatre dessins de Monique Dussault  
72 p. 10 \$  
2-89018-143-X

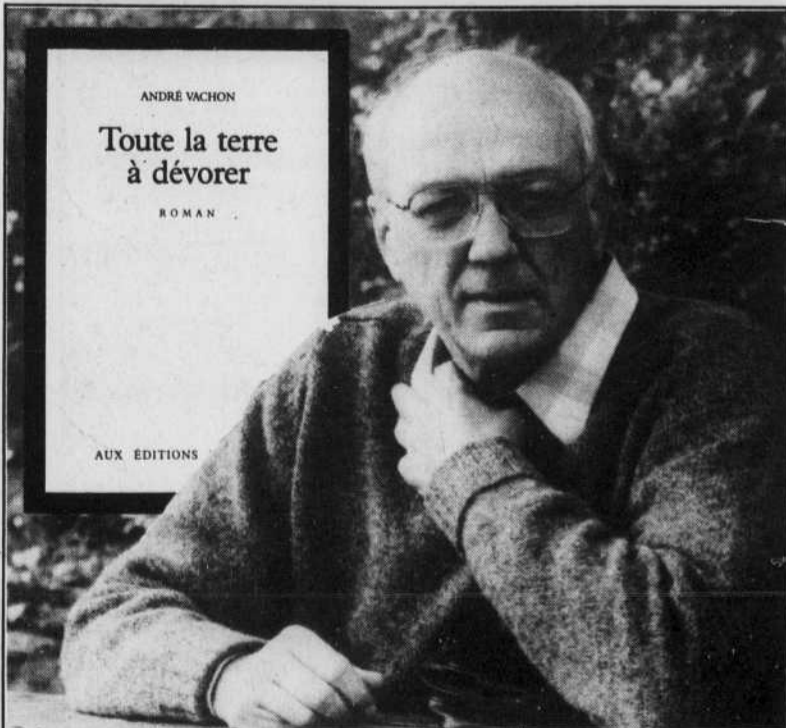
DISTRIBUTION EN LIBRAIRIE  
Prologue  
2975, rue Sartelon  
Ville Saint-Laurent  
Qué H4R 1E6  
Tél. 332-5860  
Ext. 1-800-361-5751



ÉDITIONS DU NOROÏT  
Case postale 244  
Saint-Lambert (Québec)  
J4P 3N8

## André Vachon

### Toute la terre à dévorer



Ce roman fait le portrait d'une société mouvante, toujours fascinée par les espaces vides du Nord, mais littéralement happée par le Sud et grouillante d'émigrés: un Québec tout métissé d'apports étrangers, qu'il s'efforce d'accueillir en français.

Une histoire d'amour. Tendre. Un regard décapant sur le Québec quadrillé, mouvant. Un regard dérangeant. Inédit pour le moins, qui bouscule bon nombre d'idées reçues.

En vente chez votre librairie, 192 pages, 19,95\$

SEUIL

# Le vrai penseur, un beau matin, prend son bâton de pèlerin



Jean  
**ETHIER-BLAIS**  
▲ Les carnets

QUEL PLAISIR j'ai eu à lire les *Essais inactuels* de M. Pierre Vadeboncoeur (Boréal, Montréal, 1987). Parus pour la plupart dans *Liberté*, j'en connaissais quelques-uns. Mais, de les retrouver ainsi, selon des séquences choisies par l'auteur, j'ai eu le choc de me trouver devant une pensée précise et cependant toujours à la recherche d'elle-même, dans l'insatisfaction du devenir. Une pensée qui se pense esthétiquement. M. Pierre Vadeboncoeur n'est totalement jamais abstrait. Il réfléchit dans le concret et ce n'est pas sans raison qu'il consacre vingt pages à la description-compréhension de l'acte de tailler la pierre. Son premier essai porte sur le style de Proust (et de beaucoup d'autres). Cela est significatif. Il note : « Chez Proust, au contraire, il n'y a pas, dans la phrase, de tension dont on décèlerait l'origine dans une attitude. Peut-être même la longueur démesurée de ses phrases résulte-t-elle, non d'un dessein de l'auteur, mais du contraire précisément d'un système ou d'une intention : de l'absence de cet arbitraire subtil qui décide par avance de l'aspect qu'auront les choses de l'art. » On dirait que

Pierre Vadeboncoeur parle de lui, non pas en matière de style, mais dans l'ordre de l'élaboration de la pensée. Ce court texte repose sur l'idée de liberté. Et voilà ce que j'aime dans ce livre. Nous sommes en présence d'un esprit non prévenu, qui ne répète pas, sous une forme différente, ce que les autres ont dit avant lui, mais d'un vrai penseur qui, un beau matin, prend son bâton de pèlerin et s'en va marchant en prenant des risques, sur les routes innombrables de sa propre intelligence.

Où ses pas le conduisent-ils ? À l'art et à la littérature. Il fuit l'abstraction pour elle-même. Il sait qu'il est un homme; c'est lui qui pense et non pas un autre. Aussi revient-il toujours à sa propre expérience, à son moi. Le témoin est bien vivant. Cet anthropocentrisme produit de merveilleux effets. À Saint-Étienne-du-Mont, dans Paris la grande ville, celle du bon roi Henri et du divin Molière, reposent Pascal et Racine. Bien qu'il juge sévèrement Mauriac, Pierre Vadeboncoeur trouve des accents mauriaciens pour décrire l'irradiation de ces deux tombeaux. La dilatation de se trouver devant

les restes sacrés, c'est lui qui la ressent; c'est donc lui qui s'élève par la pensée. Il n'a pas honte de ce qu'il vit, de ce que son intelligence conçoit, de ce que sa main a, de toute évidence, hâte d'écrire. Il y a une belle humilité dans cette acceptation du don de connaître. Sans oublier l'homme, si présent dans ces pages, autobiographie d'une pensée, voyons un peu ce qu'il dit.

Sur l'art, les vues de Pierre Vadeboncoeur sont sages. Il me fait penser à la duchesse de Bourgogne qui disait à Mme de Saint-Simon qu'il fallait vivre avec son temps. Lui-même reproche à Julien Green de ne pas le faire et donc son style s'en ressent, et il n'a pas pris sur le réel. Par contre, Charles Du Bos, à la recherche de la vérité d'un être, « un peu de vérité, mais indéniable » touche sa réalité à lui. Pierre Vadeboncoeur ne demande pas aux écrivains de donner ce qu'ils n'ont pas; mais, ce qui est à eux, il l'exige. Dans le cas de Charles Du Bos, il veut aussi l'espérance métaphysique. J'ajouterais, pour le plaisir, la phrase suivante, qui va dans le sens de ce qui constitue le centre de ma vie : « Plus grand-chose ne compte aux yeux d'un long savoir, car il y a tant d'illusions de toutes sortes dans cette existence. » Comme ceci est vrai, même sans le « long savoir » ! Pierre Vadeboncoeur demande donc à l'art de représenter la vie. Il reprochera à l'artiste contemporain d'avoir « l'air d'imiter automatiquement et comme extérieurement le geste de rupture qui a marqué sans cesse un siècle de peinture européenne ». En

clair, de faire dans la pseudo-révolution, de vivre de poncifs. Ceci ne l'amène pas à privilégier le modèle, le sujet pour lui-même. Ici encore, la liberté prime, c'est elle qui, seule, permet à l'artiste, maître de sa technique, de s'affirmer dans la projection de son imagination et de sa sensibilité. Dans un court article sur une lettre de Borduas, Pierre Vadeboncoeur note que « chacune de ses phrases porte le poids d'un sens ». La vie reproduit toujours l'art. C'est pourquoi les grands artistes transforment nos vies.

Cependant, l'essentiel des *Essais inactuels* est consacré à la littérature. Certains d'entre eux, je pense aux pages sur Hugo, sont des petites sommes. Partout et toujours, Pierre Vadeboncoeur donne un avis personnel. Il fait acte de création. Pourquoi lit-il ? Un peu à la manière de Julien Gracq, il cherche d'abord son plaisir. Plaisir de l'intelligence, s'entend. « Je lis surtout pour tendre, par l'art, vers certains états que mon désir est d'exalter et auxquels mon souhait encore plus certain, mais irréalisable, serait d'atteindre. Dans tout cela, je poursuis un peu un rêve, un peu une réalité. » Plus loin, il parlera de son regret de la perfection. Conception haute de l'acte d'écrire, de l'importance du message. Les auteurs que privilégie Pierre Vadeboncoeur appartiennent au domaine français. Ce n'est pas moi qui lui en tiendrais grief. Il y a là une belle et noble admiration, le besoin de se rattacher à ce que notre civilisation a produit de plus solide, la littérature française constituant

l'ancrage de notre esprit. Proust, Hugo, Mauriac, Gide, Claudel, Valéry, Simone Weil, Julien Green (malgré les réserves), Chateaubriand, Saint-Exupéry, voilà tout un univers, qui repose sur une tradition. Les Français l'ont créée, nous en sommes les héritiers.

Tout ce que Pierre Vadeboncoeur écrit sur la France est une douce joie. Il la connaît par ses écrivains, ses peintres; il en a vécu les péripéties géographiques au cours de ses voyages. Je recommande en particulier la troisième partie de son livre, où le voyageur permet à son regard d'exprimer son émotion devant le profil du pays. Il écrit avec une tendresse contenue, il livre le secret de son appartenance filiale. Cet ouvrage est un triptyque : la littérature française, le paysage français et le reste. Et, couronnant le tout, l'affectivité de Pierre Vadeboncoeur, son cœur, son amour de la vieille patrie, sans laquelle nous ne serions pas. Il ne se laisse pas prendre aux illustrations connues, mais choisit les lieux, les monuments qui lui plaisent. Des pages remarquables sur Notre-Dame de Paris exaltent son pouvoir spirituel et sensible. Il est certain que cette église, qui domine la ville (et Victor Hugo l'a admirablement décrite), élargit la puissance du regard en l'intériorisant. Pierre Vadeboncoeur appelle ce miracle un rapport de personne à personne. En effet, pour chaque visiteur (et combien plus cette vérité est sensible au croyant), Notre-Dame a été construite pour un seul être,

et cet être, c'est soi. Peut-être aucune église ne donne-t-elle à ce point l'impression de servir de lien dans la communion des saints.

Mais il n'y a pas que Notre-Dame; Pierre Vadeboncoeur trouve aussi sur sa route Vézelay (ombre chère de Hertel, qui, pendant des années, a vu cette basilique chaque jour), Saint-Rhilibert de Tournus, dont le nom rappelle les fastes de la Maison de Savoie, Laon, Albi, des églises anonymes. C'est la France, que voulez-vous, ce lieu privilégié du goût et de la pensée, cette perle de l'univers, cette coupe qui étanche toutes les soifs. Comme j'ai été heureux de lire la prose de Pierre Vadeboncoeur chantant son génie sans cesse renouvelé. Beaucoup de ses lecteurs réagissent comme moi. La mode veut qu'on oublie la France, ou qu'on parle d'elle en la toisant. Il y a dans cette attitude une bonne part d'ignorance, je ne dis pas ignorance géographique, mais absence de culture. Pour aimer la France, il faut avoir atteint l'âge d'homme. Il y a trop de pages négatives chez nos écrivains, et aussi, je pense à Réjean Ducharme, pour que l'analyse que fait Pierre Vadeboncoeur du rôle de la France dans la civilisation, ne reconforte pas ceux, et ils sont nombreux, qui n'ont jamais cessé d'aimer et d'admirer cette mère du Québec, aussi des armées et des lois. Ce sont des pages écrites par une raison de soleil.

Je ferai un reproche à Pierre Vadeboncoeur : son titre. Il n'a pas écrit des *Essais inactuels*, mais des *essais d'une dévorante actualité*, parce qu'ils traitent de ce qui est éternel à l'âme.

## Philippe Labro

Suite de la page D-1



Philippe Labro  
PHOTO CHANTAL KEYSER

en 1945. J'avais neuf ou 10 ans quand les films américains sont arrivés. En même temps, je prenais conscience du monde de l'image et de la fiction. Il y a toute une génération en France qui a été marquée par l'intrusion dans notre culture du cinéma et du roman américains, du vêtement et de la musique des États-Unis. Pour le garçon de 18 ans, dans les années 1950, c'était justifié d'aller rencontrer le rêve. Il y est allé. Mais, évidemment, le rêve n'est jamais le

réel. En fait, le rêve américain, c'est bel et bien un mythe. Pour tous ces immigrants, par exemple, Grecs, Italiens, Irlandais et Asiatiques qui partent vers l'Amérique comme on va vers le Paradis, la réussite et le bonheur. « Mais on sait bien, dit Labro, que la société américaine est dure et cruelle. C'est une société libre par rapport à celles de ces gens-là, mais le prix de cette liberté est très cher. Il ne faut pas se faire d'illusion sur l'Amérique. Je ne suis d'ailleurs pas le premier à le dire. Les écrivains américains eux-mêmes l'ont dit avant moi. »

Dans son roman, Philippe Labro suspend les péripéties de son étudiant étranger durant deux ou trois pages pour nous faire assister à une conférence de William Faulkner, celui qui « a su mettre une dimension métaphysique dans un roman d'action ». Le portrait est saisissant. Le personnage de Faulkner devient inoubliable. On comprend que cette rencontre a pu nourrir la vie de journaliste et d'écrivain qui a été par la suite celle de Philippe Labro.

« Dans ma vie de journaliste, j'ai rencontré des grands hommes : écrivains, metteurs en scène, hommes politiques. On reçoit des vibrations de ces gens-là. Ma rencontre avec Faulkner était la première que je faisais avec un personnage légendaire. Quand je le vois sur le campus, il a déjà reçu le prix Nobel. C'est déjà le grand Faulkner. Le jeune étudiant étranger qui le voit dans cet amphithéâtre universitaire n'a pratiquement rien lu de lui encore. Mais ce jeune homme possède au moins une qualité : il écoute ce que lui disent les Anciens, parce qu'il a eu un père. Il reçoit le spectacle de cet homme exceptionnel dont on sent bien, même si on ne le comprend pas, qu'il est un écrivain habité. »

« Voyant Faulkner, il voit, sans même l'analyser, le travail de l'écriture, de la mémoire, de l'alcoolisme et des déchirements de la vie. Il le reçoit comme ça et puis, un jour,

cette vision va l'aider. Pourtant, ce n'était pas un exemple séduisant. On avait l'impression d'un homme craqué, à la limite de s'écrouler. Mais enfin, c'était impressionnant. Cela s'est passé comme sur la plaque vierge des photographes d'autrefois, où venaient s'impressionner les images. Et il y a eu l'image de cet homme dont la seule présence, la seule voix, a fabriqué une impression exceptionnelle. Je crois que la rencontre avec un être exceptionnel porte parfois une leçon. C'est ce que j'ai recherché dans ma vie de journaliste, essentiellement conduite par ma curiosité des gens, par le désir d'apprendre, par le goût de savoir. »

Mais comment concilier l'écriture et l'action ? N'est-ce pas difficile de rester écrivain quand on est une star comme Philippe Labro et que la notoriété vous sollicite ailleurs dans l'univers médiatique ?

« Oui, c'est très difficile. Il faut se préserver. La pratique du journalisme peut vous casser votre plume. D'ailleurs, j'ai retenu la leçon de Hemingway qui disait qu'à un moment donné, il faut arrêter le journalisme et peut briser votre style. Quand on est, comme moi, un homme quasi public à cause de la notoriété et de la télévision, il y a un grand danger de dispersion et de destruction de ce

noyau fragile et mystérieux qui est la créativité littéraire.

« Entre mon premier roman, *Des feux mal éteints*, publié en 1967, et mon deuxième roman, *Des bateaux dans la nuit*, paru en 1981, il s'était passé beaucoup trop de temps et j'y avais perdu ma musique. J'avais été dupé par le journalisme. Avec mon troisième roman, *L'étudiant étranger*, je crois que j'ai retrouvé ma longueur d'ondes et que je l'ai même élargie et approfondie. Par conséquent, c'est un devoir pour moi maintenant de continuer d'écrire. Ce serait assassiner, suicidaire et absurde d'à nouveau mettre autant de temps pour écrire un autre roman. D'ail-

leurs, je sens bien aujourd'hui, comme me l'a dit un jour Claude Gauthier, qu'il y a un âge pour le roman. Il y a un temps dans sa vie pour écrire les romans que l'on porte. »

— Jean Royer

conflits — c'est l'intuition que tout va mieux quand on agit. Il ne suffit pas de comprendre. On peut aussi bouger. Il n'est pas interdit d'agir. L'action n'est pas un tabou en Amérique. C'est ce qui m'a beaucoup frappé, durant mon séjour de jeune Européen aux États-Unis. Je crois que c'est une des leçons de vivre qui m'a servi, bien ou mal, quand je suis rentré à Paris. Je n'oublie pas, non plus, une phrase de Malraux qui parle de l'expérience qui se transforme en conscience. »

Quant au rêve américain, le romancier l'a traversé depuis longtemps. « Je crois que c'est un miroir aux alouettes, l'Amérique. C'était un rêve quand j'étais jeune et n'avais pas encore beaucoup voyagé. J'avais eu une éducation livresque et j'avais été très frappé par certains romans d'aventure. J'ai fait partie d'une génération qui a été éveillée par le cinéma américain, après la Libération

### RÉPERTOIRE DES ÉCRIVAINS FRANCOPHONES DES CANTONS DE L'EST

• **Un document indispensable!**  
124 écrivains nés dans les Cantons de l'Est ou y résidant avec photo, biographie, bibliographie et extraits critiques.

• **Une revue dynamique!**  
des contes, des nouvelles, des poèmes de l'Estrie et d'ailleurs.

• **Répertoire des écrivains francophones des Cantons de l'Est**  
14,95\$ + 1\$ de frais d'envoi: 15,95\$

• **Passages: 15\$/an (4 numéros)**  
Pour toute commande et abonnement, s'adresser à:  
L'Association des auteurs des Cantons de l'Est  
86, rue Wellington nord  
Sherbrooke (Québec), J1H 5B8  
(819) 821-2221

### 25,000 exemplaires vendus

## LE ROMAN D'ALICE PARIZEAU

auteure des best-sellers *Les Lilas fleurissent à Varsovie*, *La Charge des Sangliers*, *Côte-des-Neiges* et *Ils se sont connus à Lwow*, paru aux Éditions Pierre Tisseyre:

## L'AMOUR DE JEANNE

Une adolescente raconte... le soulèvement du ghetto de Varsovie, les exécutions, la brutalité, la peur sont le cadre de son existence quotidienne. Grâce à la naïveté et la pureté de l'enfance, les événements historiques prennent un relief extraordinaire.

Ce n'est que plus tard lorsqu'elle sera devenue femme et fera carrière en Occident qu'elle découvrira l'essence même de cet amour absolu qui devait unir à tout jamais Karol et Jeanne.

En vente dans toutes les bonnes librairies

### ÉDITIONS PIERRE TISSEYRE

## D'où est-ce que je viens?

de André Mathieu et Claude Grenier

Cet ouvrage est le résultat de 10 ans de recherches cliniques avec des enfants en grande difficulté de croissance. Ce grand livre d'images à travers la folie témoigne des jeux et des plaisirs de nos enfances. La démarche des deux animateurs s'inscrit dans les courants de pensée de Klein, de Winnicott et de Françoise Dolto.

124 pages (grand format) — 14,95\$

**vib éditeur** La petite maison de la grande littérature

### À LIRE ABSOLUMENT

édipresse En vente partout

**MARILYN INCONNUE**  
Un album de photos dont beaucoup sont inédites, réalisées à la veille de la mort de l'actrice. Un texte documenté pénétrant et attachant. Un livre qui nous révèle véritablement une MARILYN INCONNUE. 49,95\$

**WOODY ALLEN ACTION!**  
Theory of Novelty  
37,95\$

**ISADORA**  
La biographie romanesque d'une des femmes les plus fascinantes de ce siècle. Elle a révolutionné la danse contemporaine et sa mort tragique a frappé l'inconscient collectif de son époque. 22,95\$